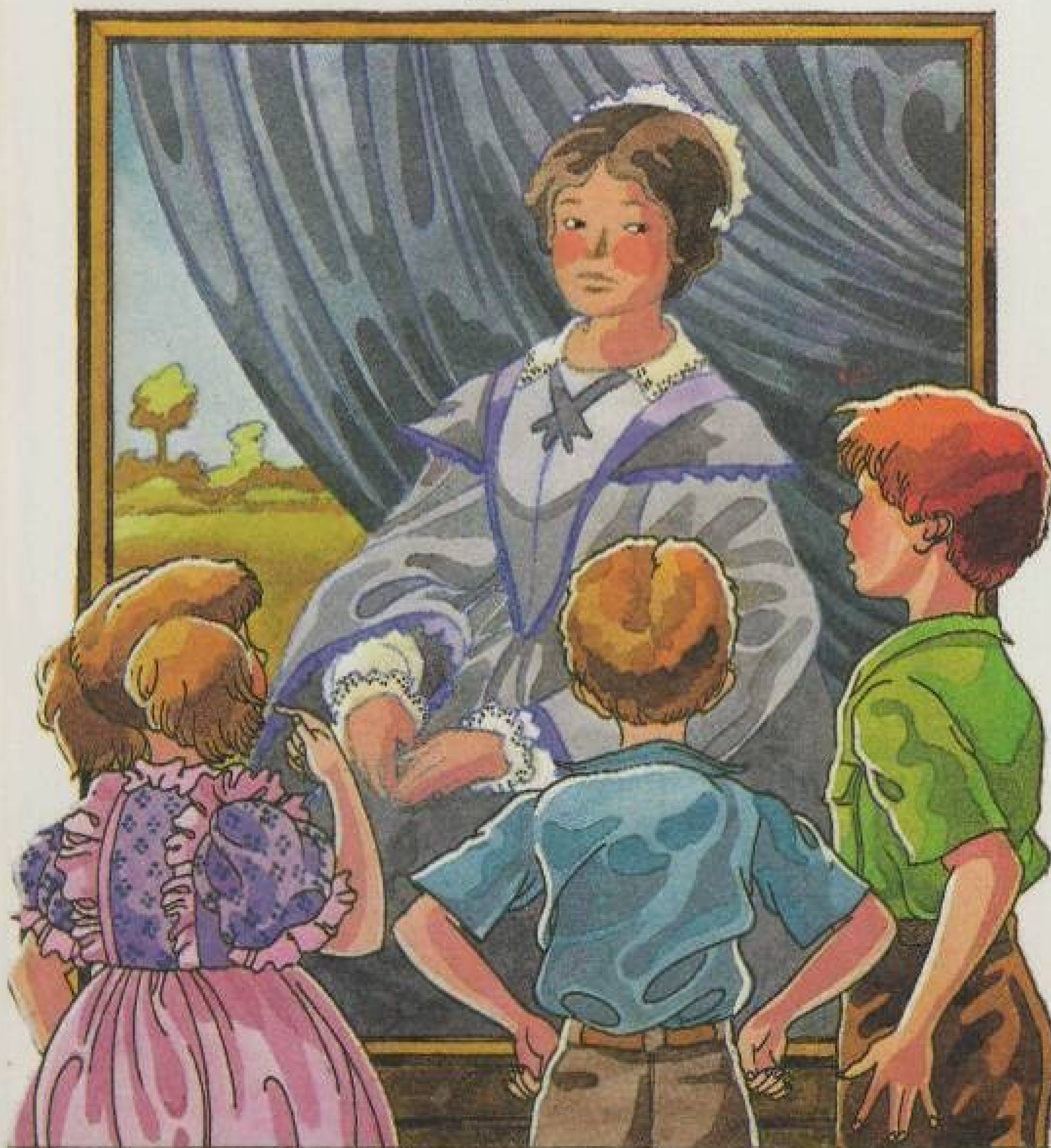
BIBLIOTHÈQUE ROSE

SÉRIE MYSTÈRE ENID BLYTON

ENID BLYTON

Le mystère du 6e portrait



LE MYSTÈRE DU 6e PORTRAIT

par Enid BLYTON

CE cousin Jean-Loup, quel phénomène! C'est la première fois que les jumeaux Eric et Margot se trouvent en vacances avec lui chez leur grand-mère. Au fond, ce grand vantard fait plus de peur que de mal.

Il pleut. A quoi va-t-on occuper toute cette journée à la maison avec lui? L'idée de grand-mère est fantastique : visiter la galerie de tableaux et découvrir l'énigme du sixième portrait.

Ce jeu mène plus loin qu'on ne croyait! La nuit suivante, en catimini, les jumeaux débarrassés de l'encombrant Jean-Loup se retrouvent dans un passage secret, en pleine aventure..

DE LA MÊME SÉRIE

dans la Bibliothèque Rose :

LE MYSTÈRE DU CARILLON
LE MYSTÈRE DE LA CASCADE
LE MYSTÈRE DU CHAPEAU POINTU
LE MYSTÈRE DU CHIEN SAVANT
LE MYSTÈRE DU DONJON NOIR
LE MYSTÈRE DE L'ÉLÉPHANT BLEU
LE MYSTÈRE DE LA FORÊT BLEUE
LE MYSTÈRE DU GOLFE BLEU
LE MYSTÈRE DE L'HÉLICOPTÈRE
LE MYSTÈRE DE L'ÎLE AUX MOUETTES
LE MYSTÈRE DE L'ÎLE VERTE
LE MYSTÈRE DE LA MONTAGNE JAUNE
LE MYSTÈRE DE LA RIVIÈRE NOIRE
LE MYSTÈRE DE LA ROCHE PERCÉE
LE MYSTÈRE DES SEPT COFFRES
LE MYSTÈRE DU VOLEUR INVISIBLE
LE MYSTÈRE DES VOLEURS VOLÉS
LE MYSTÈRE DU VAISSEAU PERDU
LE MYSTÈRE DU MONDIAL-CIRCUS
LE MYSTÈRE DES SINGES VERTS
LE MYSTÈRE DU CHAT SIAMOIS

dans l'Idéal-Bibliothèque :

LE MYSTÈRE DE LA CHALOUPE VERTE
LE MYSTÈRE DU CHAT BOTTÉ
LE MYSTÈRE DU COLLIER DE PERLES
LE MYSTÈRE DE LA FÊTE FORAINE
LE MYSTÈRE DE LA GROTTE AUX SIRÈNES
LE MYSTÈRE DE LA MAISON DES BOIS
LE MYSTÈRE DE LA MAISON VIDE
LE MYSTÈRE DU MESSAGE SECRET
LE MYSTÈRE DU SAC MAGIQUE
LE MYSTÈRE DU PAVILLON ROSE
LE MYSTÈRE DES VOISINS TERRIBLES
LE MYSTÈRE DE LA RIVIÈRE NOIRE
LE MYSTÈRE DU FLAMBEAU D'ARGENT
LE MYSTÈRE DE LA PÉNICHE
LE MYSTÈRE DES SEPT COFFRES

ENID BLYTON

LE MYSTERE DU 6e PORTRAIT

ILLUSTRATIONS DE PATRICE DOUENAT



HACHETTE

AVERTISSEMENT

Cette traduction est TRES abrégée et fait perdre l'essence même de l'œuvre d'Enid Blyton .

La valeur et la qualité du livre originel n'ont pas été respectées, ainsi que les dessins étant en dehors du véritable contexte, quelques uns même incomplets, d'autres étant coupés. Nous les avons reproduit au mieux que possible.

Le texte, quant à lui, dénaturé et abrégé ne permet pas une compréhension parfaite de l'histoire, ou est perceptible l'absence de certains passages permettant de créer l'intérêt et la liaison indispensable des idées, formant l'intrigue de l'histoire de ce livre.

Cependant nous l'incluons, envisageant par nous même une seconde traduction, celle-ci officielle, respectant l'œuvre, l'auteur et les futurs lecteurs et lectrices.

Titre original: The adventure of the secret necklace

TABLE DES MATIERES



CHAPITRE PREMIER

Une grande nouvelle

DRIN, drin, drin, drin, drin ! » Une sonnerie retentit au rez-de-chaussée. Dans le couloir du premier étage, on entendit une cavalcade et une voix cria :

« C'est le petit déjeuner ! Vite, Eric, aide-moi à boutonner ma robe ! »

Eric s'élança vers sa sœur jumelle.

« Je me demande pourquoi les filles ont des robes qui ferment dans le dos, grogna-t-il. Quelle idée !

— Il n'y a que deux boutons, dépêche-toi donc ! s'exclama Margot. On va être en retard!»

Eric fit de son mieux et les deux enfants se précipitèrent dans l'escalier qu'ils dévalèrent en trombe. Puis ils coururent jusqu'à la petite salle à manger où la famille prenait le déjeuner du matin. Leur père venait de s'installer.

« Tiens, vous voilà ? fit-il, feignant la surprise. J'avais cru entendre un troupeau d'éléphants dégringoler l'escalier... C'est bien, les enfants, vous êtes juste à l'heure. »

Eric et Margot embrassèrent leurs parents, et ils se mirent à table. Cependant

la fillette avait déjà remarqué une enveloppe posée devant sa mère.

« Tu as une lettre, maman, dit-elle, et je sais de qui ! C'est de Bonne Maman, je reconnais sa grande écriture... Ouvre vite ! Elle annonce peut-être qu'elle vient nous voir ! »

Mme Dulac ouvrit la lettre, puis la parcourut.

« Non, votre grand-mère vous invite au contraire à aller chez elle pour les vacances, déclara-t-elle. Qu'en dites-vous ?

— Formidable ! » s'écrièrent les jumeaux en chœur.

Ils n'étaient pas allés souvent chez leur grand-mère, car celle-ci habitait loin, mais ils n'avaient pas oublié la vieille maison si bizarre avec tous ses recoins, ses drôles de fenêtres garnies de petits vitraux, et ses combles immenses.

« Quand est-ce qu'on s'en va ? demanda Eric. Tout de suite après la sortie des classes ? Je serai si content de revoir



Bonne Maman ! Elle est un peu sévère, n'empêche qu'elle est bien gentille !... Je l'aime beaucoup !

— Moi, je l'adore ! s'écria Margot. Elle est toujours gaie, et je la trouve très jolie avec ses cheveux blancs. Ça ne m'ennuie pas du tout qu'elle soit sévère, du moment que je le sais... Elle nous explique toujours ce qu'il ne faut pas faire, alors, comme ça, on est prévenu...

Dis, maman, est-ce qu'on va bientôt partir?»

Mme Dulac relut la lettre.

« Votre grand-mère espère que vous pourrez venir dès le début des vacances, déclara-t-elle. Elle attend justement un autre invité à cette date-là. Comme cela, vous pourrez jouer ensemble.

- Moi qui pensais que _ nous aurions Bonne Maman pour nous tout seuls... », fit Eric, déçu. Et il ajouta : « L'autre invité, qui c'est ?

—Votre cousin Jean-Loup, répondit Mme Dulac. Vous ne le connaissez pas encore. C'est le fils de votre oncle Henri.

— L'oncle Henri, le frère de papa ? demanda Margot.

— En effet, et voilà pourquoi votre grand-mère est aussi la grand-mère de Jean-Loup. »

Il y eut un instant de silence. « Ça y est, j'ai compris, dit enfin Margot, mais c'est compliqué.

— Et ce Jean-Loup, comment se fait-il que nous ne l'ayons jamais vu ? » demanda Eric.

M. Dulac leva les yeux du journal qu'il était en train de parcourir.

« Votre oncle Henri et sa femme vivent à l'étranger depuis plusieurs années. Ils voyagent beaucoup et Jean-Loup ne les a jamais quittés, expliqua-t-il. Il paraît que cela ne lui a guère réussi de changer ainsi d'école, de pays et de maison. Votre compagnie lui fera sans doute le plus grand bien... »

Les jumeaux se regardèrent. « Tiens ? pensèrent-ils, c'est exactement ce qu'on nous dit pour un tas de choses... les médicaments, par exemple, la compote, ou les pruneaux : ... « Ça te « fera du bien ! »

La perspective de jouer pareil rôle auprès de leur cousin ne les séduisait pas du tout !

« Quel âge a Jean-Loup ? demanda

Eric, avec l'espoir que l'autre aurait à peu près le même âge que lui.

— Voyons, tu as sept ans, et ton cousin a presque un an de plus que toi. Il aura donc bientôt huit ans, répondit la mère.

— Et comment est-il ?

— Tu verras ! En tout cas, je suis sûre qu'il sera enchanté de trouver deux cousins pour jouer. »

En déjeunant, les enfants se demandaient ce que serait ce Jean-Loup, mais



ils pensaient aussi à leur grand-mère, à sa vieille maison, au beau jardin rempli de fleure et d'arbres fruitiers, et ils échangèrent un sourire complice. , « Quel bonheur, songeait Margot. Et comme c'est amusant de changer de maison !

— Formidable ! se disait Eric. Je me demande si Bonne Maman a toujours son poney. La dernière fois, on était trop petits pour le monter, mais là, ce ne sera pas pareil... Et le chien, j'espère qu'il sera là, lui aussi. Ce vieux Tom... je l'aimais bien ! »

L'année scolaire se terminait. Plus qu'une semaine de classe !... Et puis, ce fut le dernier jour. Après la sortie, les jumeaux regagnèrent la maison à toutes jambes.

« Maman, maman, où es-tu ? clamèrent-ils en se précipitant dans le vestibule. Nous avons de grandes nouvelles !

— Quoi donc ? fit la mère, étonnée.

— Nous sommes les premiers ! annonça Margot. Les premiers de la classe ! Tous les deux, Eric et moi ! Nous sommes ex aequo ! N'est-ce pas que c'est une belle surprise ?

— Bravo, les enfants ! s'exclama Mme Dulac, enchantée. Vous avez bien travaillé et je suis vraiment très fière de vous ! »

M. Dulac fut tout aussi heureux que sa femme lorsqu'il apprit la nouvelle.

« Je vais vous donner vingt francs à chacun, vous aurez sûrement l'occasion de les dépenser pendant vos vacances ! » annonça-t-il.

Margot et Éric, ravis, pensèrent aussitôt à tous les cornets de glace, aux caramels et aux bandes dessinées qu'ils allaient pouvoir acheter!

«Plus que deux jours, et en route! dit Eric à sa. sœur. Tu sais, Margot, on a vraiment de la chance ! » Et il énuméra:

« Premiers en classe, une belle récompense, et puis des vacances chez grand-mère ! »

Encore deux jours d'attente, et ce serait le départ !



CHAPITRE. II

Le départ

Les enfants aidèrent leur mère à préparer les bagages.

« Heureusement que nous sommes en été, dit-elle. Les vêtements prennent peu de place quand on ne met que des robes

légères, des shorts et des chemisettes... Une valise vous suffira.

— Pas la peine d'emporter de tricots ni d'imperméables, n'est-ce pas?, fit Margot. Nous n'en aurons pas besoin. »

Mme Dulac ne put s'empêcher de rire.

« Quelle idée ! Je me demande ce que votre grand-mère penserait de moi si vous n'aviez pas ce qu'il vous faut le jour où il se mettra à pleuvoir ! »

Eric, lui, comprenait fort bien les raisons de sa sœur. Comment pouvait-on parler de mauvais temps alors que la journée était si belle, le ciel si bleu, le soleil si chaud ?

« Aujourd'hui, c'est un vrai temps de vacances », déclara-t-il. Puis, regardant sa mère : « Dis, maman, on va peut-être te manquer ?

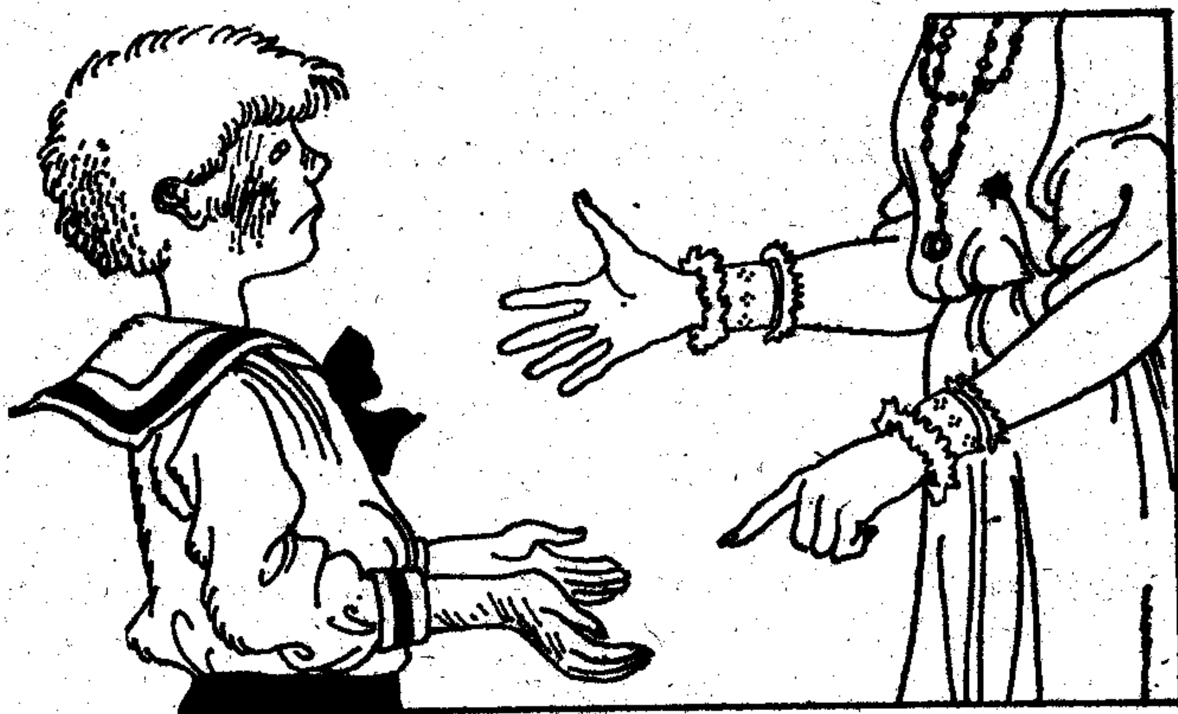
- Pourvu que vous soyez heureux et que vous vous amusiez, je serai contente pour vous. Evidemment, la maison semblera un peu vide quand vous serez

partis, mais votre grand-mère est si gentille, et elle s'occupera si bien de vous que je ne me ferai aucun souci... Voyons, où ai-je donc mis ces sandales ?

— Tiens, maman, les voilà », reprit Eric. Il hésita. « Est-ce que tu crois qu'il va falloir être toujours très, très propres quand nous serons chez grand-mère ? Encore plus propres qu'à la maison ? »

Mme Dulac cul un sourire.

« Bonne Maman dit que votre papa était autrefois le petit garçon le plus sale



qu'elle ait jamais vu. Aussi cela m'étonnerait beaucoup qu'elle se fâche si vous vous salissez un peu...

— Comment ? s'écria Margot. Quand il était petit, papa était si sale que ça ? »

Stupéfaite, elle pensait à son père, aujourd'hui si grand, si propre, et qui sentait si bon, toujours net avec ses souliers cirés et ses mains aux ongles soigneusement brossés. Alors, se tournant vers son frère, elle s'exclama : « Dis, Eric, peut-être qu'un jour, tu seras aussi propre que papa ! »

« Là, cette fois, je crois n'avoir rien oublié », dit Mme Dulac. Elle ferma la valise. « Bon, quelle heure est-il ? » Et, jetant un coup d'œil à sa montre : « ...Très bien, il nous reste une demi-heure. Ecrivons votre adresse sur l'étiquette et finissez de vous préparer. Je vous conduirai en voiture à la gare. »

Dès qu'ils furent prêts, les jumeaux coururent à la salle de jeux pour un dernier



adieu aux jouets qu'ils laissaient à la maison. Ils emportaient dans leurs bagages le singe en peluche, dont Eric ne se séparait jamais, et Elisabeth, la poupée préférée de Margot.

« Ce n'est pas la plus belle, mais c'est celle que j'aime le plus, avait dit la fillette. Elle a un si joli sourire ! Elle se laisse bien câliner, et puis, elle ne pleure jamais pour s'endormir ... Maman,

s'il te plaît, fais très attention en la mettant dans la valise ! »

A l'heure dite, ils étaient à la gare. Un porteur se chargea des bagages tandis que Mme Dulac allait prendre les billets. Puis on passa sur le quai. Et il n'y eut plus qu'à attendre l'arrivée du train.

Les jumeaux bouillaient d'impatience : ils partaient tout seuls et c'était pour la première fois !

Quelques minutes plus tard, un grondement sourd annonça celui-ci, et un coup de sifflet strident fit sursauter Margot : le convoi entrait en gare.

Mme Dulac aida les enfants à s'installer dans leur compartiment.

« Je vais demander au contrôleur de venir jeter un coup d'œil par ici de temps en temps, dit-elle. En tout cas, ne vous inquiétez pas : votre train est direct jusqu’a La Neuville. Quand vous verrez à l'horloge d'une gare qu'il est midi et demi, vous pourrez déballer vos sandwiches,

car vous n'arriverez qu'à trois heures. »

On commençait à entendre fermer les portières des wagons. C'était le départ.

Les jumeaux se jetèrent au cou de leur mère.

«Au revoir, maman! s'écrièrent-ils, la serrant très fort, comme si tout à coup ils n'avaient plus envie de la quitter. Nous t'écrirons !

— Surtout, soyez sages. Je compte sur toi, Eric, pour prendre soin de Margot, et sur toi, Margot, pour prendre soin d'Eric !

«Au revoir, mes chéris, et amusez-vous bien ! »

Mme Dulac se hâta de descendre du train.

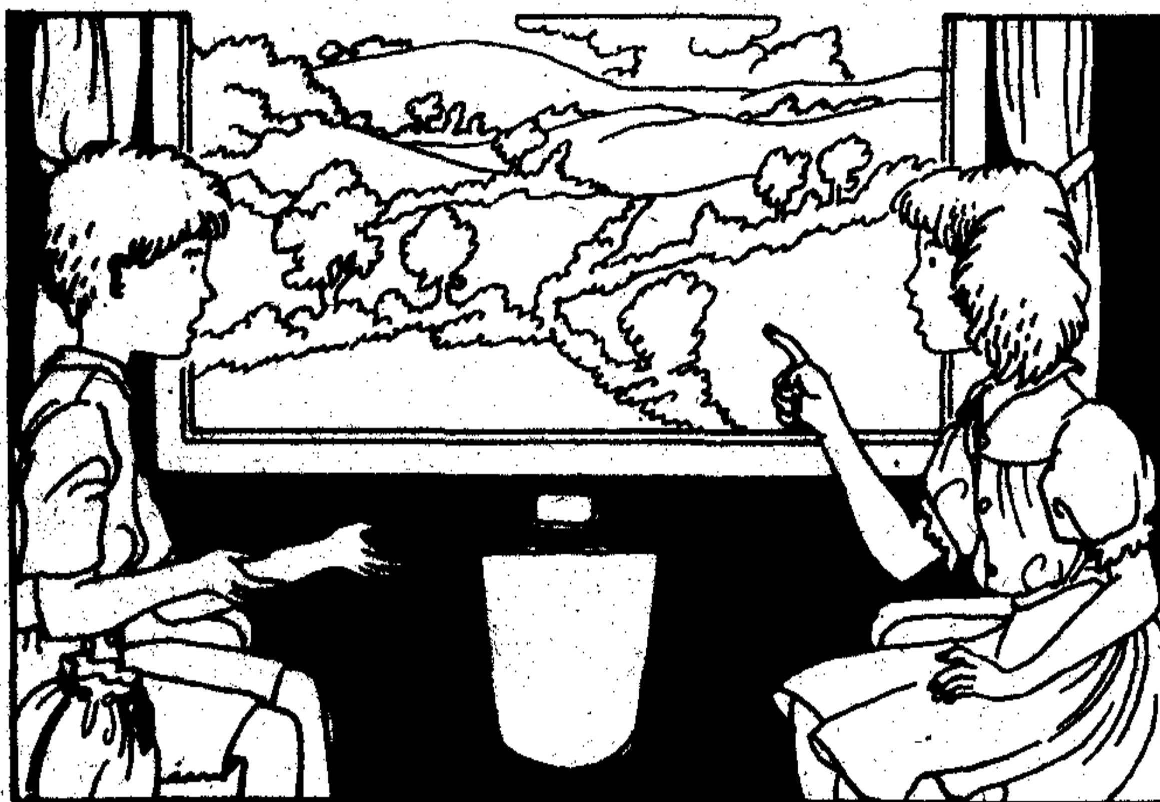
Il y eut un coup de sifflet, le chef de gare leva son drapeau, et la locomotive s'ébranla, entraînant les wagons à grand bruit.

Penchés à la fenêtre, les enfants firent

de grands signes à leur mère. Ce n'est qu'après avoir vu disparaître la gare et les quais qu'ils s'assirent sur la banquette de leur compartiment.

« Tu ne trouves pas que ça fait drôle de partir tout seuls, comme des grands ? dit Margot. J'espère que ce sera bientôt l'heure de déjeuner. Je commence déjà à avoir faim !

— Il n'est encore que dix heures et demie ! s'exclama Eric. Mais nous pourrons manger un peu de chocolat à onze



heures ; maman m'en a donné deux tablettes : une pour toi, une pour moi. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? On lit?

— J'aimerais mieux regarder d'abord par la fenêtre. Et puis quand on aura mangé le chocolat, on s'amusera à compter les chevaux et les vaches dans les prés. Celui de nous deux qui en aura trouvé le plus gagnera la partie ! Après, on guettera l'heure pour savoir si on peut déjeuner. »

Le temps passa très vite. Les enfants purent enfin déballer leurs provisions. Ils avaient une faim de loup ! Mme Dulac avait préparé plusieurs sortes de sandwiches : au jambon, à la tomate, au fromage. Il y avait aussi quatre tranches de cake, deux bananes et deux tablettes de chocolat aux noisettes. Eric et Margot n'en laissèrent pas une miette.

Le contrôleur vint les voir à plusieurs reprises. Il leur promit qu'il ne manquerait pas

de les prévenir quand on arriverait à La Neuville où ils devaient descendre.

« Oh, nous nous débrouillerons bien tout seuls », déclara Eric, très sûr de lui.

Cependant, les jumeaux, bercés par le bruit des roues, ne tardèrent pas à s'endormir à poings fermés. Ce fut le contrôleur qui les réveilla en annonçant : « La Neuville ! La Neuville ! » Et, passant la tête dans le compartiment : « Hé, vous deux ! s'écria-t-il. Ré veillez-vous ! J'ai appelé un porteur et il va descendre votre Valise ! »

Grands dieux ! Les jumeaux n'eurent que le temps d'attraper le sac de voyage posé sur la banquette, et dans leur précipitation, ils faillirent tomber en descendant du wagon. Là-bas, sur le quai, quelqu'un attendait, l'air anxieux... C'était Bonne Maman !

Elle les avait déjà aperçus et venait vers eux.

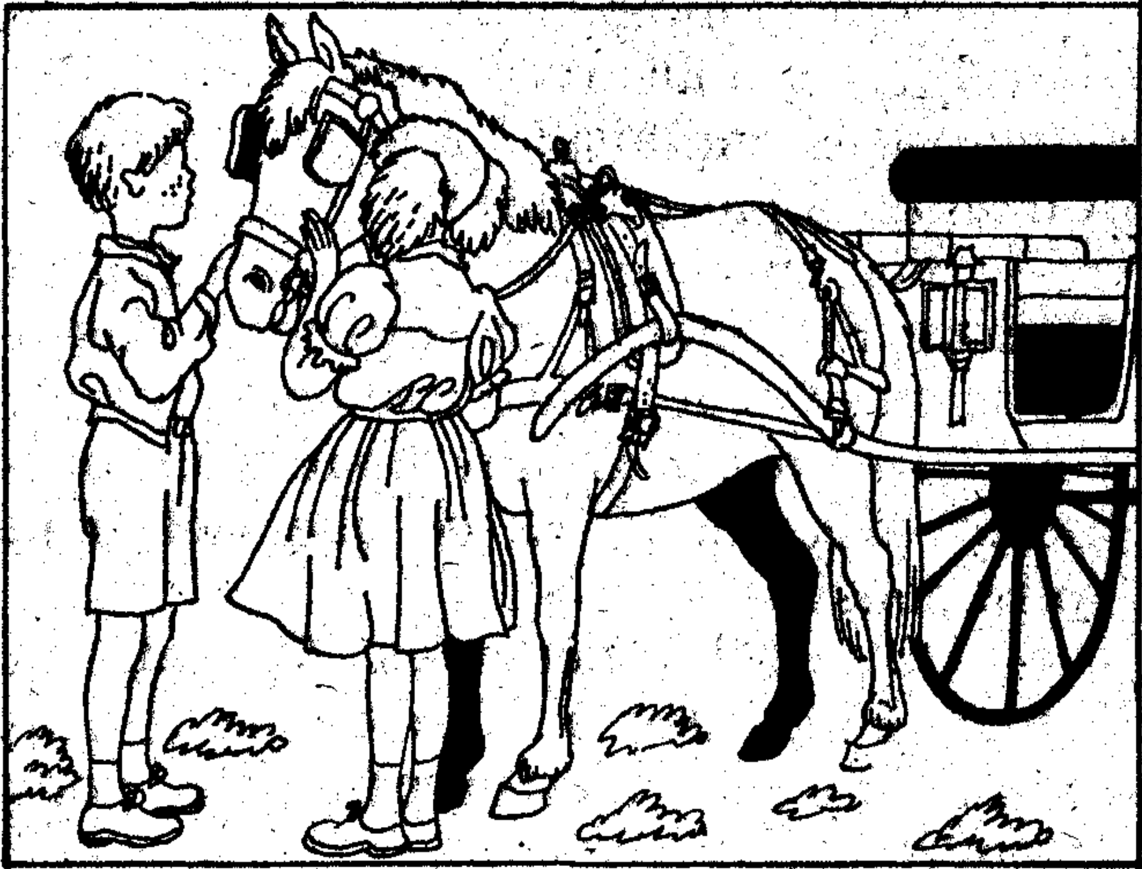
« Eric, Margot ! s'écria-t-elle, les serrant

tous deux dans ses bras. Vous voilà enfin ! Comme je suis contente de vous voir ! Venez vite, j'ai laissé la voiture devant la gare. Nous serons bientôt à la maison. »

Dehors, attelé à une charrette anglaise, attendait Paco, le poney que connaissaient les enfants.

Comme les vacances commençaient bien !





CHAPITRE III

Jean-Loup

LE PORTEUR suivait avec la valise. Il la déposa à l'arrière de la charrette tandis que les deux enfants engageaient la conversation avec leur ami Paco.

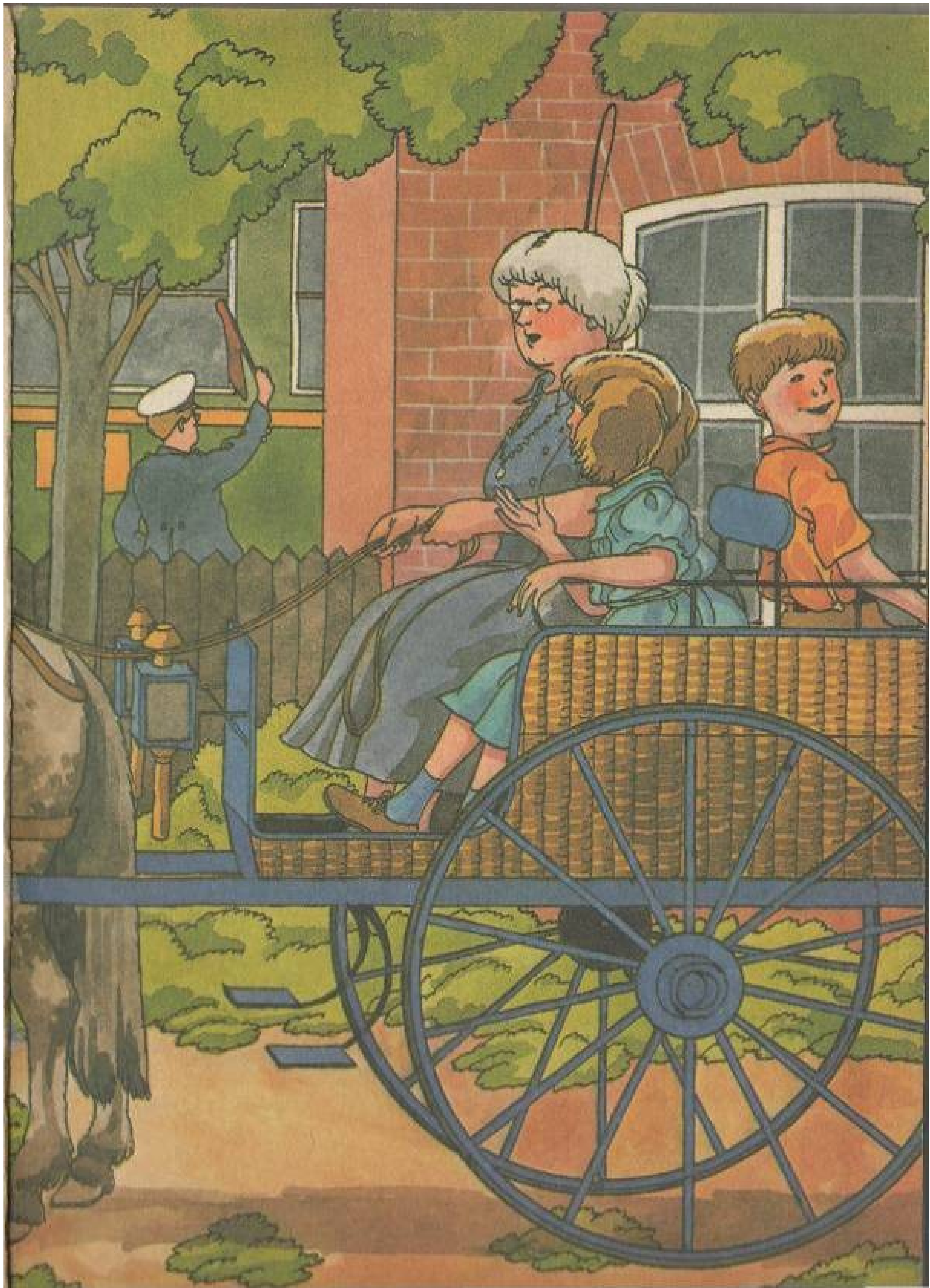
« Bonjour, mon vieux, fit Eric en le flattant. Tu nous reconnais, hein ? Dis donc, tu as engraissé ! Margot, regarde, il ne nous a pas oubliés !

— Bien sûr que non », observa Bonne Maman. Elle monta en voiture et s'assit sur le siège. « Je pense que cette fois-ci, vous serez assez grands pour vous promener avec lui. C'est ce que fait déjà votre cousin.

— Où est-il ? demanda Margot, en venant s'installer à côté de sa grand-mère. Pourquoi n'est-il pas venu nous attendre ?

— Il devait m'accompagner à la gare, mais au moment de partir, impossible de le trouver. Il était sans doute très occupé à pister des Indiens ou à traquer un espion, à moins que ce ne soit à tendre une embuscade ! »

Les jumeaux échangèrent un coup d'œil. Voilà qui s'annonçait bien, car eux aussi, ils adoraient jouer aux Indiens !



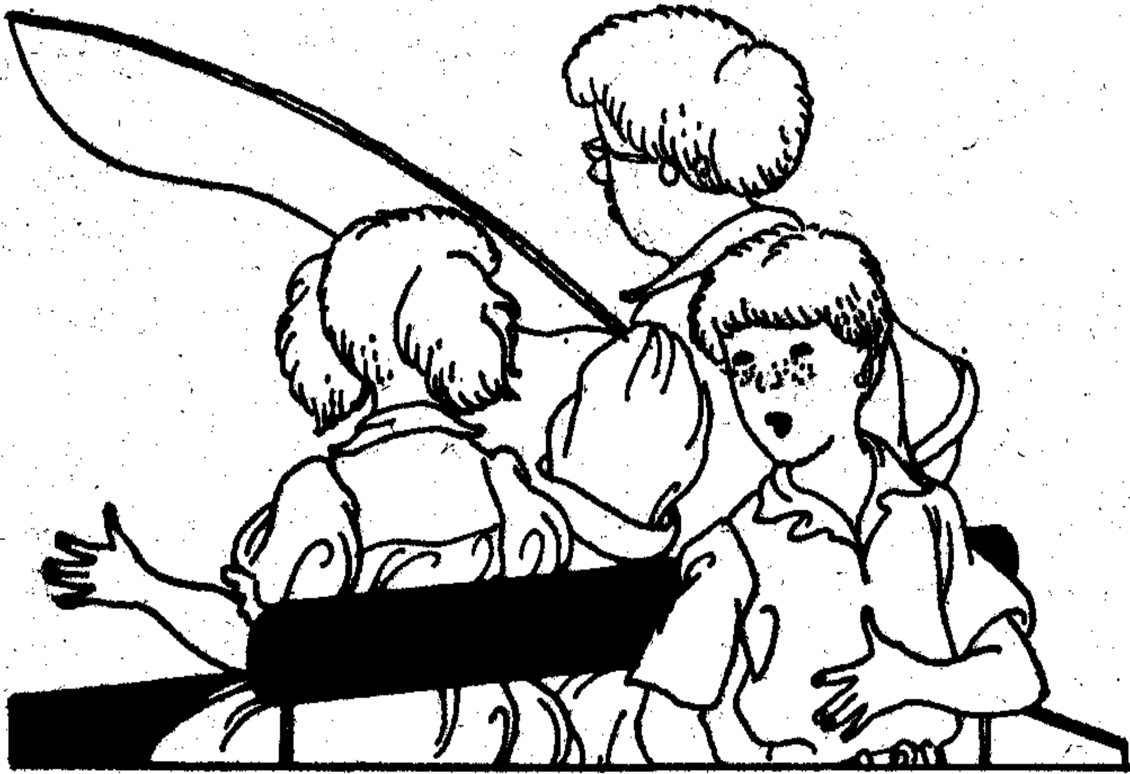
« Où est-il ? », demanda Margot.

« II est gentil, Jean-Loup ? reprit Margot.

Tu ne voudrais pas que je te dise le contraire ? » répondit Bonne Maman. Elle fit claquer légèrement son fouet pour stimuler le poney. « Vous verrez bien... Je suis votre grand-mère à tous les trois et je vous aime autant les uns que les autres. Allons, Paco, presse-toi un peu ! Tu l'endors ! Eric et Margot ne soi il pas très lourds, et ce n'est tout de même pas leur valise qui va te faire renâcler !»

Paco prit le trot. De temps en temps il relevait brusquement la tête. Ses sabots résonnaient gaiement sur le chemin. Les enfants étaient heureux.

« J'aime bien quand les choses commencent, déclara soudain Margot, les pique-niques par exemple, ou le théâtre île marionnettes... et naturellement, les vacances ! Je voudrais toujours que le commencement dure plus longtemps.



— Alors, tu ne pourrais plus dire que c'est le commencement. Ça deviendrait le milieu ! » observa Eric. Puis, s'adressant à sa grand-mère, il demanda : « Quand nous arriverons, est-ce qu'il sera l'heure de goûter? J'ai déjà un peu

faim.

— Rassure-toi, tout sera prêt. Il y aura du pain de campagne, avec de la confiture de fraises, ce sont celles du

jardin, et du miel de nos abeilles. Et aussi un gâteau au chocolat, la spécialité de Clara. Vous vous souvenez d'elle, j'espère ? Et puis, vous savez, ces biscuits que vous aimiez tant ? Eh bien, elle en a fait exprès pour vous.

— Oh, mamie, tu n'as rien oublié ! s'exclama Margot. Tu es une vraie Bonne

Maman ! »

La grand-mère se mit à rire. « Dans ce cas, mes enfants, vous n'avez plus qu'à bien vous tenir, parce qu'une vraie Bonne Maman, c'est très à cheval sur les principes !... Là, nous voici arrivés. Bienvenue aux *Huit Cheminées !* » *Les Huit Cheminées,* c'est ainsi que l'on appelait la propriété de la grand-mère. Nom étrange en vérité, qu'elle devait aux extraordinaires cheminées qui dominaient la toiture, haut dressées, pareilles à des colonnes coiffées d'une sorte de chapiteau. Elles étaient faites des mêmes briques rouges que la maison et,

comme elle, patinées par le temps. « Ah, mamie, ce que j'aime ta maison ! dit Margot. Elle est si vieille et on y est si bien, et puis elle a un air tellement mystérieux... On dirait qu'elle cache des tas de secrets !

— Sans doute en a-t-elle beaucoup, convint Bonne Maman, descendant de voiture. Depuis si longtemps... Tu sais qu'elle n'a pas loin de trois cents ans... Tiens, voilà Mathieu qui vient chercher

votre valise.

— Bonjour, Mathieu, s'écria Eric. Toi non plus, je ne t'avais pas oublié. Et Tom qui arrive, lui aussi ! Tom, tu nous

reconnais ? »

Un grand épagneul noir et feu s'élança vers les enfants en aboyant joyeusement. Ils s'empressèrent autour de lui.

« Mon vieux Tom ! Tu es bien toujours le même, mais on dirait que tu as un peu engraissé, toi aussi, fit Margot. Et tu lèches toujours autant ! Mamie, Tom



vient de me passer sa langue sur la figure !

— A moi aussi ! s'exclama Eric. — Ce n'est pas ça qui vous dispensera d'aller vous débarbouiller », observa Bonne Maman. Puis, se tournant vers l'homme qui attendait, elle lui dit : « Mathieu, s'il vous plaît, vous monterez cette valise dans la chambre des enfants. Et puis vous reviendrez vous occuper de Paco. Vous pourrez le mettre au pré.

Je n'aurai plus besoin de lui aujourd'hui. »

Mathieu, le jardinier, était grand et solide. Il sortit la valise de la charrette et la chargea sur son épaule comme une plume. Il entra dans la maison, traversa rapidement le vestibule et gagna le premier étage sans reprendre haleine.

Les enfants le suivaient, accompagnés par Tom qui sautait autour d'eux.

« Vous savez où est votre chambre ? leur cria la grand-mère. Et la salle de bains ?... Alors, montez vite vous laver les mains et la figure. Vous trouverez un peigne dans le tiroir de la table de toilette. »

Les jumeaux gravirent les marches quatre à quatre. Ils se souvenaient parfaitement de cette petite chambre si gaie et si jolie avec son plafond mansardé. C'était la porte de gauche, tout au fond du couloir. Ils y coururent.

« Voilà, nous y sommes ! » s'écria Eric, se précipitant à l'intérieur de la

pièce. Mais il s'arrêta net, interpellé par une voix furieuse venue on ne sait d'où.

« Vous êtes pris ! Haut les mains, ou je tire! »

II y eut un bruit terrible qui claqua comme un coup de feu. Margot poussa un cri et se cramponna à son frère. Au même instant, la porte d'un placard s'ouvrit brusquement et un garçon bondit dans la chambre. Il était en tenue de cowboy, un pistolet dans chaque main, et il souriait.

« Salut les mioches, vous avez eu peur, hein ? C'est bien ce que j'espérais ! » Et marquant un temps, il annonça : « Moi, c'est Jean-Loup ! »

Les jumeaux le considéraient, médusés.

« Qu'est-ce qui a fait ce bruit ? demanda Margot, le cœur battant.

- Un sac en papier ! J'ai soufflé dedans pour le gonfler, et puis, boum ! Je l'ai fait éclater. Un vrai coup de revolver, hein ?

Dites donc, je suis drôlement content de vous voir parce que c'est fou ce qu'on s'embête ici... L'ennui, c'est que vous êtes un peu petits pour moi. Dommage...

— Nous avons sept ans, et on n'est plus des petits, précisa Eric. D'abord, toi, tu n'es pas tellement plus vieux que nous !

— Possible, mais je suis plus grand, beaucoup plus grand », répliqua Jean-Loup.

C'était vrai. Sur ces mots, le garçon fit une grimace à ses cousins, puis il tourna les talons et sortit de la chambre en tapant des pieds à grand bruit. Les jumeaux en restèrent sans voix.

Ils se regardèrent, consternés. Comment allaient-ils pouvoir s'entendre avec ce Jean-Loup ?



CHAPITRE IV

« Les Huit Cheminées »

Eric et Margot se lavèrent vite les mains et la figure, puis ils descendirent à la salle à manger. Le goûter les attendait. Bonne Maman n'avait rien

oublié de ce qu'ils aimaient, c'était fantastique ! Ils s'installèrent, ravis.

Jean-Loup les rejoignit bientôt. Il s'assit, l'air désinvolte. Puis regardant sa grand-mère : « Tu m'excuseras de ne pas être allé à la gare, dit-il d'un ton léger. J'avais oublié l'heure.

— Je ne comptais nullement sur toi, répliqua Bonne Maman. A présent, voudrais-tu aller te laver les mains. Et la figure. Et puis, tu enlèveras ce chapeau. Je crois te l'avoir déjà dit.

— Pour le chapeau, d'accord. » Jean-Loup lança son feutre de cowboy

sur le parquet, et, tranquillement, il tendit la main vers une assiette de tartines.

« M'as-tu entendu ? reprit Bonne Maman. Tu ne goûteras pas avant d'être allé te débarbouiller et te laver les mains. Tes cousins sont à peine arrivés que tu m'obliges déjà à te gronder ! »

Repoussant brusquement sa chaise, Jean-Loup allongea un grand coup de

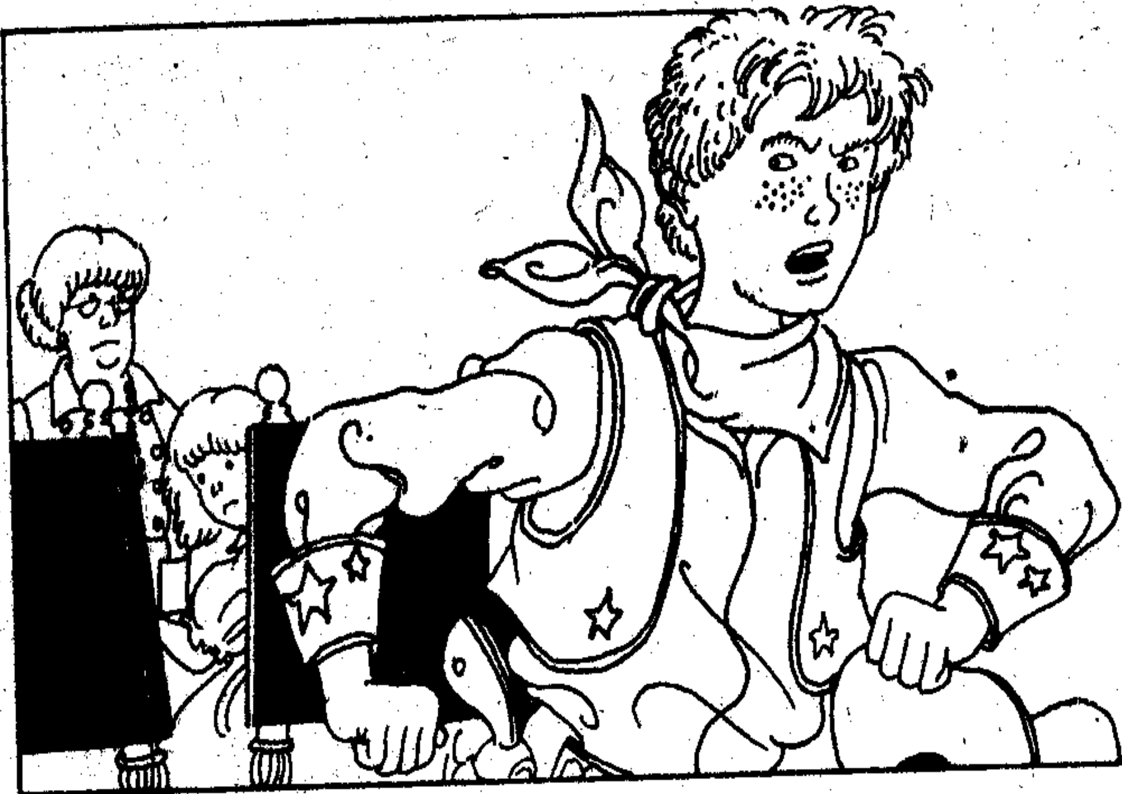
pied sous la table, puis il se leva et sortit, l'air furieux. On voyait bien qu'il n'aimait pas du tout se faire réprimander devant ses cousins!

« Je trouve que Jean-Loup est très grand, observa calmement Margot, fort occupée à étaler une belle couche de fraises sur sa tartine. Tu sais, mamie, ta confiture est formidable... aussi bonne que celle de maman.

— Merci, Margot... Oui, c'est vrai, Jean-Loup est grand pour son âge, mais Eric et toi, vous allez bientôt vous apercevoir qu'il a beaucoup de choses à apprendre... »

Eric et Margot furent très surpris. « II ne sait peut-être pas lire ?... ni compter ? demanda la fillette.

— Il n'a guère lu que des bandes dessinées, et c'est dommage. En calcul, il n'est pas très fort non plus... mais ce n'est pas à cela que je pensais. Enfin, vous jugerez vous-mêmes... Au fond,



Jean-Loup est un bon petit garçon, et je l'aime beaucoup. Maintenant que vous êtes là, je suis persuadée qu'il ne va pas tarder à devenir raisonnable. »

Pourvu que ce soit vrai ! se disait Margot. Elle pensait à la frayeur qu'elle avait eue en entendant ce hurlement et cette détonation éclater dans sa chambre, avant de voir Jean-Loup surgir du placard comme un diable sortant de sa boîte.

Jean-Loup reparut quelques instants plus tard, net, peigné, et l'air aimable. Il se remit à table et dévora de si bel appétit qu'il lui fallut aller redemander des tartines, du beurre et du miel à la cuisine. »

« Je crois que si nous habitions ici toute l'année, la ferme de Bonne Maman ne suffirait jamais à nous nourrir ! » constata Margot.

Tout le monde se mit à rire.

« Quand vous aurez fini de goûter, dit la grand-mère, allez donc faire un tour dehors. Jean-Loup, tu emmèneras tes cousins au jardin.

— D'accord... Vous autres, attendez-moi. J'en ai pour une minute. »

II se précipita au premier étage. Quand il redescendit, il était superbe ! En costume d'Indien, une hache de plastique à la ceinture, et la figure toute peinturlurée sous une magnifique coiffure de plumes dont les pans traînaient jusqu'à terre.

« Mon dieu ! s'exclama Bonne Maman, saisie. Jamais je ne pourrai m'habituer à te voir barbouillé comme ça !

— Tu es très bien, Jean-Loup », dit Eric, avec la secrète envie de posséder, lui aussi, un beau costume d'Indien. « Vite, allons dehors !»

Quand ils furent dans le jardin, Jean-Loup décida de faire le Sioux. Il disparut derrière la haie qui délimitait le potager et courut attendre ses cousins au détour d'une allée pour les surprendre. Margot faillit tomber à la renverse lorsqu'il bondit sur elle, brandissant sa hache avec des hurlements sauvages. Puis il fila comme un bolide.

Un cri retentit au même instant derrière la haie, suivi d'une protestation indignée :

« Jean-Loup ! Je t'avais pourtant dit de ne pas me sauter dessus comme ça !

Regarde, j'étais en train de cueillir des petits pois, et tu m'as fait renverser tout mon panier ! Viens m'aider à les ramasser !

— Non, merci », lança le garçon avec insolence. Puis, apercevant Mathieu qui, non loin de là, était occupé à désherber, il repartit furtivement sur le sentier de la guerre.

Intriguée, Margot fil le tour de la haie. Clara était là, clans le potager, agenouillée au milieu de la planche de petits pois. En maugréant, elle ramassait les gousses



éparpillées sur le sol. La fillette s'approcha.

« Attends, Clara, je vais t'aider », dit-elle gentiment. Mais elle sursauta. « Mon Dieu, que se passe-t-il ? » s'exclama-t-elle. Jean-Loup venait de s'élancer sur Mathieu en poussant son cri de guerre auquel succéda une exclamation de rage. L'homme surpris s'était en effet retourné, et, d'un revers de main, avait envoyé le gamin rouler à plusieurs pas. Jean-Loup se retrouva assis par terre, stupéfait. Alors, il se mit à hurler :

« Vous m'avez fait mal ! Vous n'aviez pas le droit de me frapper. » Et il continua en pleurnichant : « Je vais le dire à ma grand-mère !

— Moi aussi, je le lui dirai », riposta Mathieu. Puis il tourna les talons. « On n'a pas idée d'être aussi douillet ! »

marmonna-t-il.

Jean-Loup se releva. Il jeta un coup d'œil vers ses cousins qui, non loin de là,

suivaient la scène. Et il s'enfuit en courant.

« Tout de même, conclut Margot, quand on est aussi grand que lui, on devrait être plus brave ! Viens, Eric, laissons-le tranquille. »

Les deux enfants repartirent donc en expédition. Ils retrouvèrent tous leurs souvenirs : l'arbre auquel ils avaient si souvent grimpé, le bassin aux poissons rouges, la mare et les canards. Ils allèrent regarder s'il y avait des œufs dans le poulailler. Tom les accompagnait en gambadant.

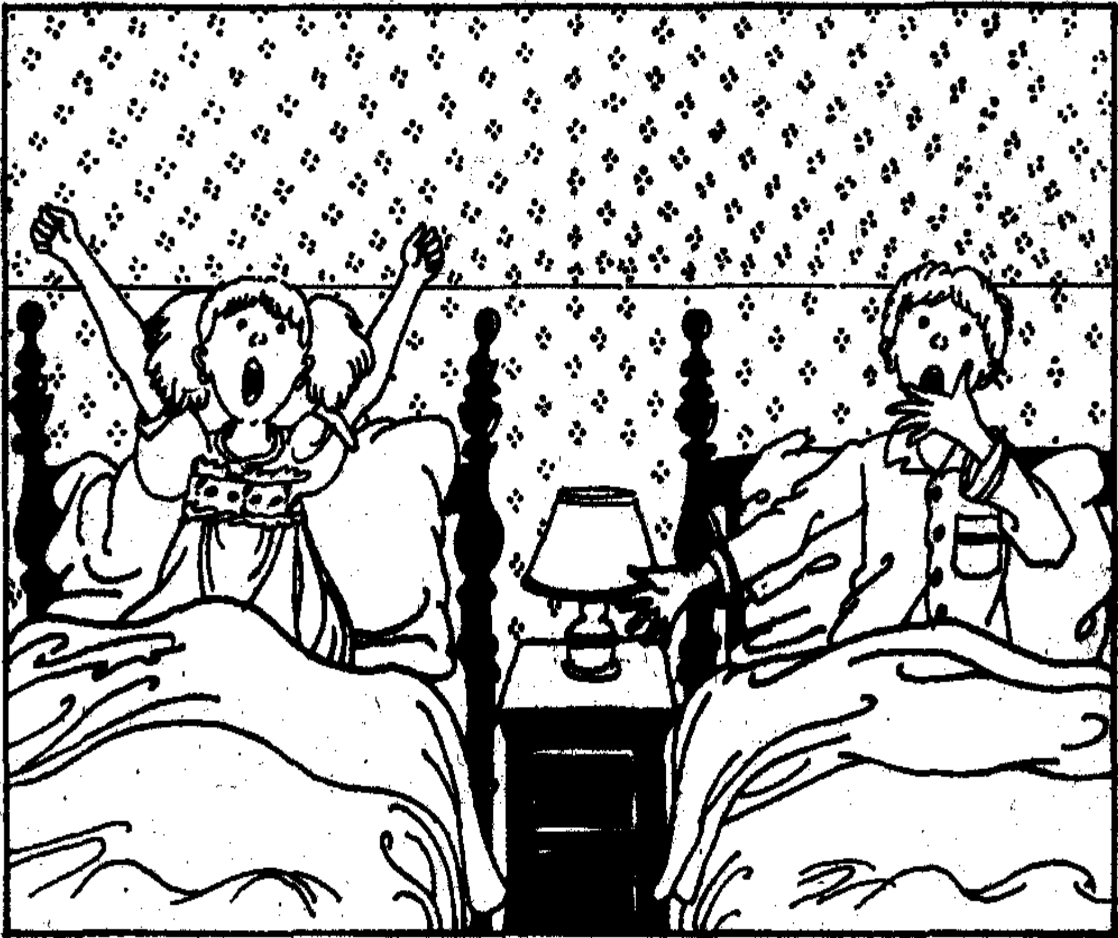
« C'est merveilleux, reprit Margot. Demain, on pourrait aller se promener avec Paco, et puis on demandera à Bonne Maman la permission de cueillir des prunes : elles ont l'air mûres.

— Ah, ce serait tellement mieux si Jean-Loup n'était pas là ! On irait... » commença Eric. Mais une violente exclamation l'interrompit :

« Je t'ai entendu ! Tu me le paieras ! » Catastrophe ! D'un bond, Jean-Loup jaillit des arbustes qui le dissimulaient. Et, faisant tournoyer sa hache au-dessus de sa tête, il se mit à trépigner et à hurler :

« Minables ! vous n'êtes que des minables!»





CHAPITRE V

Le premier jour

Quand les jumeaux s'éveillèrent le lendemain matin, quelle joie ! Le soleil inondait leur chambre. Le frère et la sœur se mirent à la fenêtre, ravis. On

pouvait voir très loin, par-delà collines, champs et vallées. Les vaches avançaient à pas lents dans les prés, et les moutons blancs et noirs s'éparpillaient en pointillé sur les pentes.

« Quelle belle journée, murmura Margot. Ah, zut, Jean-Loup est déjà réveillé ! »

Leur cousin occupait la chambre voisine. Il venait de se lever et c'était un beau vacarme. On aurait dit qu'il s'amusait à renverser les tiroirs ou à déménager les meubles et à tout jeter sur le parquet.

Il vint bientôt frapper à grands coups dans la porte des jumeaux. « Debout, les gosses ! cria-t-il. Quels flemmards ! »

La porte s'ouvrit brutalement et Jean-Loup fit son entrée. Il arborait une nouvelle tenue : pantalon bleu foncé à pattes d'éléphant, vareuse à grand col marin et béret à pompon. Il fit un salut réglementaire et attendit, l'air satisfait.

« Tu as encore beaucoup de déguisements comme ça ? demanda Margot.

— Ce n'est pas un déguisement, riposta l'autre, vexé. C'est un vrai uniforme et il a été fait sur mesure, exprès pour moi. Un déguisement ! On voit bien que tu n'y connais rien ! »

II sortit en claquant la porte.

« Quel phénomène ! s'exclama Margot. Vite, Eric, dépêchons-nous de nous préparer. Comme ça, nous aurons le temps de faire un tour au jardin avant de déjeuner ! »



Les jumeaux furent bientôt dehors. Ils allèrent aider Clara à donner du grain aux poules, puis ils portèrent du pain aux canards.

A peine étaient-ils arrivés devant la mare qu'un caillou rasa les jambes d'Eric et tomba dans l'eau. L'enfant se retourna.

A quelques pas derrière lui se tenait Jean-Loup. Se voyant découvert, il éclata de rire, puis il lança un second caillou qui, cette fois, toucha l'un des canards. Celui-ci s'enfuit dans un grand battement d'ailes en poussant des coin-coin désespérés.

« Jean-Loup, arrête ! » s'écria Margot. Sans doute était-ce la dernière chose à dire, car le garnement s'empressa de ramasser non plus un caillou, mais une pierre qu'il envoya de toutes ses forces dans la mare. Elle tomba au beau milieu des canards affolés.

Eric s'avança résolument vers son cousin.

« Ecoute, Jean-Loup, ne jette pas de pierres sur ces pauvres bêtes. Elles ne t'ont rien fait ! »

L'autre, qui le dépassait d'une bonne tête, se contenta de le toiser avec mépris. Et il se baissa pour ramasser encore un caillou. Mais il ne put achever son geste : quelqu'un lui tomba sur le dos sans crier gare. On le plaqua au sol, et deux gifles lui cinglèrent les joues. Alors il se mit à hurler comme un possédé :

« Sauvage ! Me faire ça, à moi ! Je vais le dire à grand-mère ! Tu vas voir ! »

Se relevant non sans peine, il se retourna vers son adversaire, l'œil menaçant, mais quelle ne fut pas sa stupeur : ce n'était pas Eric, c'était Margot ! Rouge de colère, le regard étincelant, déchaînée !

« Ça t'apprendra à jeter des pierres aux canards, cria-t-elle. Et maintenant,



viens avec moi. Nous allons raconter à Bonne Maman ce qui s'est passé. Moi, ça m'est égal de tout lui dire ! »

Mais Jean-Loup ne voulait à aucun prix ébruiter son aventure, pas plus que l'origine de la querelle. D'ailleurs, il commençait à n'être plus très fier de lui... Il se sentit rougir.

« Je ne voulais pas faire de mal aux canards, expliqua-t-il. C'était juste pour

les effrayer... D'ailleurs, ils sont tellement bêtes... Ils n'ont rien compris du tout !

— Je te préviens que si tu recommences, moi, je recommencerai aussi, annonça Margot, déterminée, et prête comme toujours à défendre quiconque était plus petit ou plus faible qu'elle. Et si ce n'est pas moi, ce sera Eric ! Tu n'es qu'un lâche ! Et tu t'imagines que tu vas nous impressionner avec tes allures de Peau-Rouge et de cowboy ? Sûrement pas ! Tu n'es qu'un pleurnichard et une mauviette ! »

Une cloche sonna du côté de la maison : on appelait les enfants pour le déjeuner. Jean-Loup n'avait pas bronché sous les violents reproches lancés par Margot. Il eut un faible sourire. De la main, il épousseta ses vêtements.

« Bon, d'accord, miss Chipie, concéda-t-il, en regardant sa cousine. Et maintenant, allons déjeuner ! »

Bonne Maman ignorait naturellement ce qui venait de se passer, et à table, personne n'en souffla mot. Les enfants bavardèrent avec elle tout en mangeant céréales et tartines. Et puis la grand-mère fit une proposition :

« J'ai pensé qu'aujourd'hui nous pourrions aller à la rivière. Nous prendrions Paco et la charrette... Si cela vous dit, nous emporterons notre déjeuner. Vous aurez ainsi tout le temps de patauger et de jouer au bord de l'eau.

— Oh, oui! » s'écria Margot avec élan, tandis que son frère lui faisait écho.

Jean-Loup saisit une cuiller et il se mit à en donner de grands coups sur la table, ce qui fit sursauter Bonne Maman.

« For - mi - da - blé, scanda-t-il. For -mi-da - blé ! Aujourd'hui, justement, je me suis mis en marin. Alors, l'eau, ça me va !

— Assez, Jean-Loup, pose cette cuiller, dit Bonne Maman. Tu n'es plus un bébé !

— On va pouvoir se baigner, fit Eric. Oh, mamie, comme tu as eu une bonne idée ! »

Dès que le petit déjeuner fut terminé, les jumeaux se précipitèrent dans leur chambre, très excités. Où étaient leurs maillots de bain ? Pourvu que leur mère ait pensé à les mettre dans la valise ! Heureusement, ils ne tardèrent pas à les découvrir dans le tiroir de la commode où Bonne Maman les avait rangés.

Comme ils allaient redescendre, ils



croisèrent Jean-Loup sur le palier du premier étage. Son "air sombre les surprit.

« Qu'est-ce que tu as ? demanda Eric. Dépêche-toi, mon vieux, la voiture est déjà prête !

— Je ne veux plus aller à la rivière ! Bonne Maman a toujours de ces idées... Allez, les mioches, on reste ! D'accord ?

— Qu'est-ce qui te prend ? protesta Margot. C'était presque toile plus emballé tout à l'heure devant Bonne Maman ! Pourquoi as-tu changé d'avis ? »

La voix de la grand-mère résonna soudain au bas de l'escalier.

« Allons, les enfants, que se passe-t-il ? Vite, descendez ! Nous partons ! »



CHAPITRE VI

Le loup de mer

PACO attendait sagement devant la porte, attelé à la charrette anglaise. Chacun s'installa dans la voiture. On casa le panier du déjeuner sous le siège,

« Je vais conduire », décida Jean-Loup, la figure plus maussade que jamais. Il saisit le fouet, rassembla les guides, et la voiture s'engagea dans l'avenue qui menait à la route.

« Fais attention, Jean-Loup, et puis ne secoue donc pas les rênes comme ça ! » recommanda Bonne Maman.

Le cheval trottait allègrement et l'on ne tarda pas à sortir de la propriété. Ensuite, le chemin montait et la pente devenait assez raide. Paco ralentit l'allure. Impatient, Jean-Loup fit aussitôt claquer son fouet, mais sans résultat. Alors il cingla rageusement le flanc du poney. L'animal bondit en avant.

« Jean-Loup, donne-moi les rênes ! s'écria Bonne Maman. Il paraît que tu connais très bien les chevaux, et pourtant je vois que tu n'es même pas capable de conduire une brave petite bête qui tire vaillamment sa voiture et

quatre personnes dans une montée... Tiens, Margot, prends les guides. »

La fillette obéit, et Paco parut apprécier aussitôt le changement de main. Il atteignit résolument le haut de la côte. Et puis, ce fut au tour d'Eric de conduire. Jean-Loup ne broncha pas. Plus renfrogné encore, il balançait ses pieds en les faisant cogner sur le devant de la voiture.

« Cesse donc de bouder », lui dit Bonne Maman. Et elle ajouta, moqueuse :



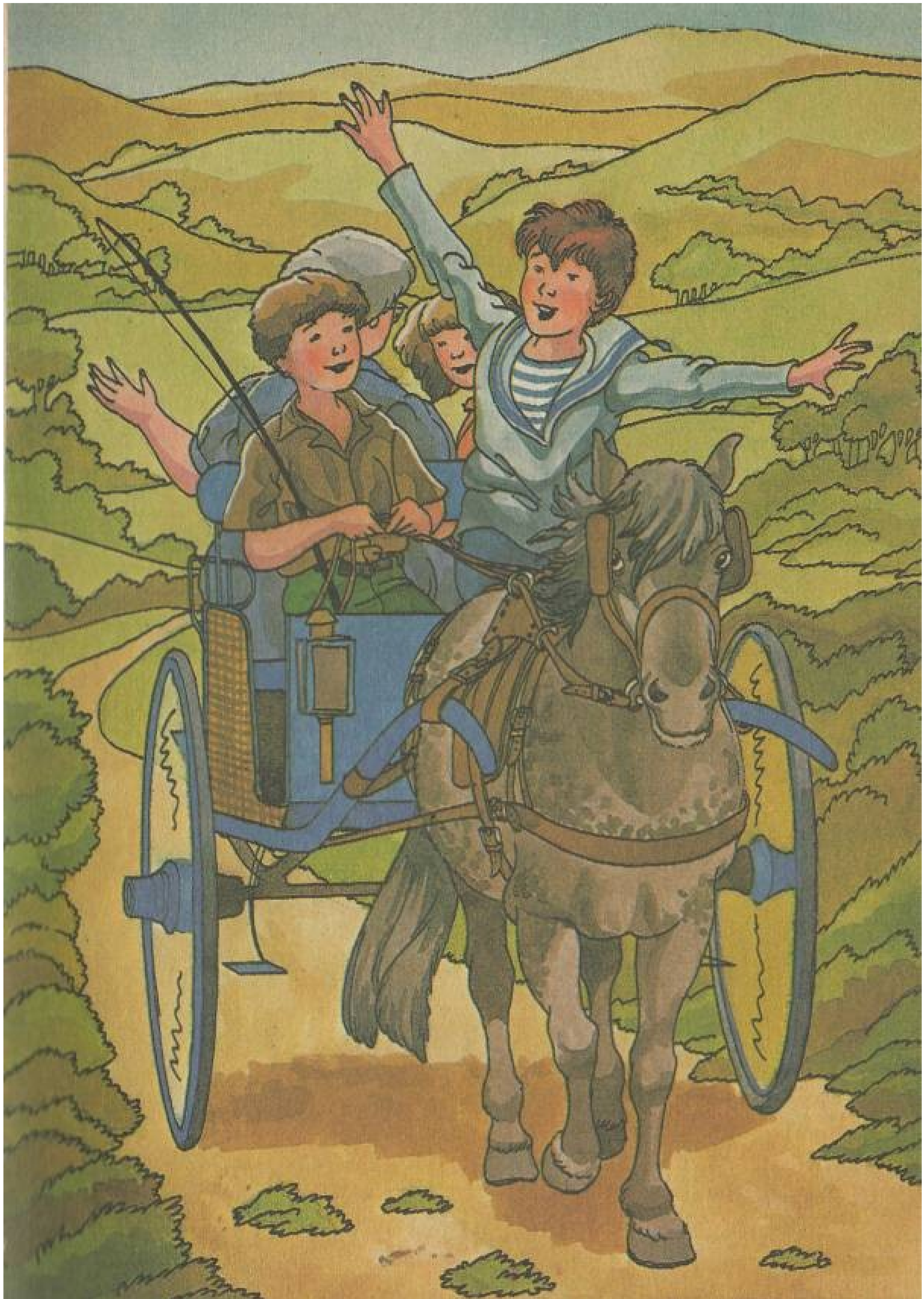
« Tu as l'air d'une poule qui serait restée sous la pluie ! »

Jean-Loup ne put s'empêcher de rire avec les autres. Son visage s'éclaira et, complètement rasséréné, il recommença ses vantardises habituelles.

« Vous savez que je suis déjà monté en avion ? » fit-il. Et il continua, regardant ses cousins : « Je parie que ça ne vous est jamais arrivé. Et puis, j'ai beaucoup navigué sur de très gros bateaux. J'ai même fait le tour du monde ! En Amérique, j'ai vu les chutes du Niagara. Elles font un bruit terrible !... Un de ces jours, je les descendrai !... J'ai aussi vu des Indiens, et je les ai poursuivis ! Après, j'ai...

- Ne raconte donc pas tant d'histoires, coupa Bonne Maman. Nous savons que tu as voyagé, c'est vrai, niais nous ne croyons pas un traître mot de tes aventures avec les Indiens.

— Oh, regardez ! On voit la rivière là-bas !



« Vous savez que je suis déjà monté en avion ? »

s'écria soudain Margot. Comme elle est jolie ! Dis, mamie, il y en a pour longtemps encore avant d'arriver ?

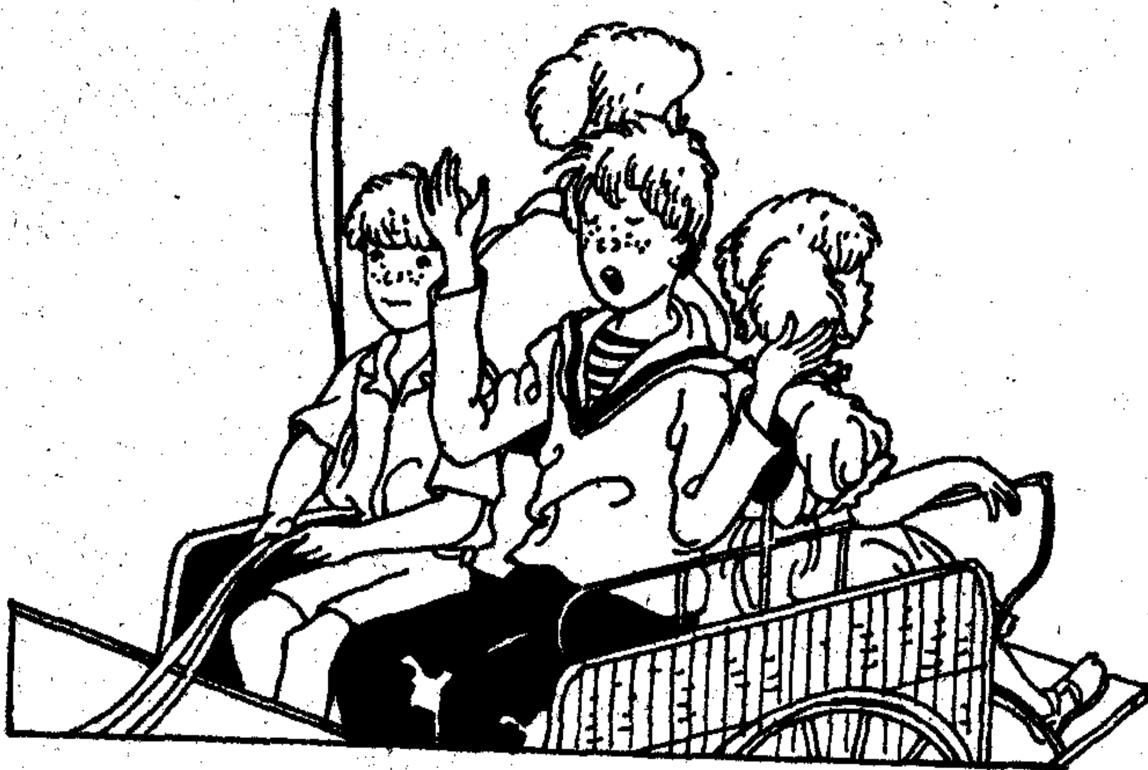
— Nous y serons dans une vingtaine de minutes... Je crois que nous aurions dû emporter notre parasol : le soleil est déjà brûlant. Il fera bon patauger dans l'eau, mes enfants.

— Heureusement que maman avait pensé à nos maillots de bain ! dit Eric, et que nous avons appris à nager l'an dernier avec papa. Je fais la brasse, l'indienne, et je sais aussi nager sur le dos.

— C'est très bien, approuva Bonne Maman. Et toi, Jean-Loup, où en es-tu ?

— Oh, moi, je connais tout ça, et, naturellement, je sais aussi nager le crawl. C'est facile ! Je plonge, et je peux rester sous l'eau un temps fou... J'ai même pris des leçons de sauvetage !

— Grand et fort comme tu es, tu dois t'en tirer très bien, conclut Bonne Maman.



— On commencera par s'amuser au bord de l'eau, et après on se baignera, décida Margot. Ensuite, on déjeunerai. Dis, mamie, est-ce qu'on pourrait louer un bateau ? Ça ne doit pas être bien difficile de ramer, n'est-ce pas ?

- Rien de plus simple, assura Jean-Loup. C'est comme la voile... L'été dernier, j'avais un bateau formidable, un Requin, et je le manœuvrais tout seul !

— Un requin ! répéta Margot.

— Oui, c'est un type de voilier, fit l'autre négligemment.

— C'est vrai, tout ça ? demanda Eric, éberlué. La voile, nous, on n'a jamais essayé ! Mais on sait ramer : papa nous a appris. »

Lorsque l'on fut au bord de la rivière, Bonne Maman détela Paco, et le mit à la longe au pied d'un arbre. L'herbe abritée du soleil y était restée verte et fraîche. Après quoi, on s'installa à l'ombre. Vite, les enfants se déchaussèrent pour aller patauger. L'eau était délicieuse!

« Formidable ! s'écria Jean-Loup au bout de quelques instants. C'est encore plus amusant de barboter comme ça que de se baigner ! Moi, je vais me contenter de ça. Et vous, lés mioches, d'accord ?

— Jamais de la vie ! On va nager ! protesta Margot. Et puis, il faut que tu nous montres ton crawl ! »

Jean-Loup se rembrunit aussitôt, mais

sa mine s'allongea encore davantage lorsqu'il vit ses cousins retourner auprès de Bonne Maman pour se déshabiller et enfiler leurs maillots de bain.

« Ah, zut, j'ai oublié mon slip, s'écria-t-il brusquement. Je ne vais pas pouvoir me baigner. Ce n'est pas de veine !

— Je peux t'en prêter un, dit Eric. J'en apporte toujours un de rechange. Tu n'as qu'à le prendre. Tant pis s'il t'est «n peu juste.

— Non, merci, je n'en veux pas.

— Voyons, Jean-Loup, mets donc ce slip, intervint Bonne Maman. Un bon bain te fera du bien ! »

Le garçon dut s'exécuter, mais il enrageait. Les trois enfants se mirent à l'eau.

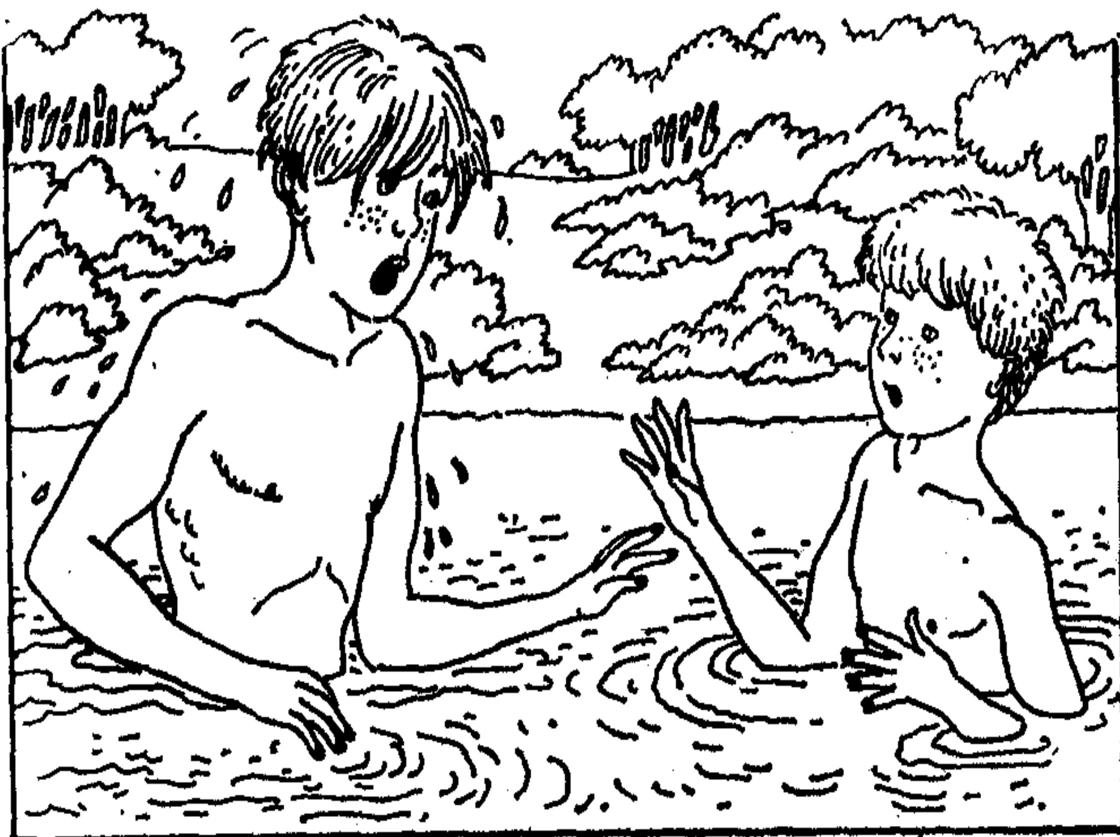
Lorsque Jean-Loup fut mouillé jusqu'à la ceinture, il s'arrêta, frissonnant. Cependant, les jumeaux s'amusaient comme des fous. Ils piquaient une tête et disparaissaient sous l'eau pour émerger un peu plus loin. Ils évoluaient avec

aisance et Bonne Maman les encourageait et les applaudissait, tandis que Jean-Loup, resté sur place, ne bougeait pas d'un pouce.

« A ton tour, vas-y ! » lui cria-t-elle.

Au même instant, Eric plongea derrière son cousin et lui attrapa les jambes. Jean-Loup poussa un hurlement et, perdant l'équilibre, il bascula dans l'eau. Sa tête disparut, puis il refit surface, toussant et crachant.

« Tu voulais me noyer ! » gémit-il.



Eric le regardait, stupéfait.

« Mais voyons, tu n'avais qu'à nager ! s'exçlama-t-il. Vas-y, montre-nous le crawl !»

Jean-Loup ne répondit pas. Il claquait des dents, l'air lamentable. Alors, Margot le rejoignit.

« Tu veux que je te dise ? fit-elle. Eh bien, la vérité c'est que tu ne sais pas nager! Je comprends pourquoi tu as laissé ton slip de bain à la maison, et aussi pourquoi tu ne voulais plus venir à la rivière 1 Tu n'es qu'un menteur!

— Et toi, tu n'es qu'une chipie! » gronda Jean-Loup. Il bondit, voulut la gifler, mais emporté par son élan, il mit le pied dans un trou et bascula dans l'eau pour la seconde fois.

« Eric ! Rattrape-le ! cria Margot. C’est assez profond à cet endroit-là ! Vite, aide-le ! »

Et c'est ainsi qu'Eric dut secourir le pauvre Jean-Loup et qu'il le traîna jusqu'à la rive,

hurlant et se débattant comme un beau diable. Quelle aventure !

«Allons, les enfants, il est temps de déjeuner, décida Bonne Maman fermement. Et toi, Jean-Loup, cesse de nous faire cette comédie si tu ne veux pas recevoir une paire de gifles. C'est un excellent remède pour guérir les gens qui, comme toi, sont... presque noyés!»

Ces paroles possédaient sans doute quelque étrange pouvoir, car Jean-Loup ! intrépide se calma comme par enchantement. Et cela fit beaucoup rire ses cousins !



CHAPITRE VII

Fin de journée

LE DÉJEUNER se passa fort bien. Jean-Loup était devenu raisonnable. Il dévora à belles dents, et Bonne Maman en vint à lui demander comment il s'y prenait pour loger tout ça !

« Et maintenant, si vous faisiez un peu de bateau ? proposa-t-elle, le repas terminé. Vous aimez ramer ?

— Oh oui ! » s'écrièrent les jumeaux avec ensemble.

La grand-mère se tourna vers Jean-Loup : « Et toi ? tu nous as dit que tu avais appris aussi, mais est-ce vrai,? Parce que je ne te laisserai certainement pas aller en bateau si tu n'y connais rien... d'autant plus que tu ne sais pas nager !

— C'est-à-dire que... en réalité, je ne m'y connais pas tellement, avoua Jean-Loup, rougissant jusqu'aux oreilles

— Je m'en doutais. Tu vas donc rester ici avec moi. Toi, Eric, tu vas courir avec Margot jusqu'à la maison que tu vois là-bas. C'est là qu'habité le passeur. Et comme il loue aussi des bateaux, tu pourras lui demander s'il aurait une petite barque pour ta sœur et pour toi. »

Un quart d'heure plus tard, les jumeaux

s'embarquaient. Ils revinrent doucement à la rame vers l'endroit où se tenait leur grand-mère. A côté d'elle, Jean-Loup, plus beau que jamais dans son costume marin, les regardait d'un œil morne. N'aurait-il pas dû se trouver dans cette barque, lui, le marin ?... Hélas ! il ne savait pas nager, et il n'avait jamais gouverné le moindre bateau… Comme il se trouvait bête !

On regagna la maison pour le goûter. Les enfants étaient fourbus et couverts



de coups de soleil, mais enchantés, à l'exception de Jean-Loup, toujours revêche. Après le goûter, on partit s'installer sous les grands arbres devant la maison.

« Je n'en peux plus ! s'écria Margot, en se laissant tomber sur la pelouse.

— Prends un livre et repose-toi, dit Bonne Maman.

— Excellente idée, fit Eric, je vais chercher ceux que nous avons apportés. C'est une série d'histoires sur des enfants qui ont formé une société secrète. Il leur arrive des tas d'aventures ! »

Eric monta dans sa chambre et revint quelques instants plus tard avec trois livres. Il en tendit un à son cousin.

« Tiens, je te le prête, dit-il.

— Moi, j'aimerais mieux grimper aux arbres», grogna l'autre. Mais comme sa grand-mère faisait la sourde oreille, il se décida à ouvrir le volume.

II y eut trop long silène». Tout était calme. Bonne Maman ferma les yeux.

Soudain Jean-Loup claqua son livre.

« Ça y est, j'ai fini ! annonça-t-il. Et maintenant, je peux aller grimper un peu?

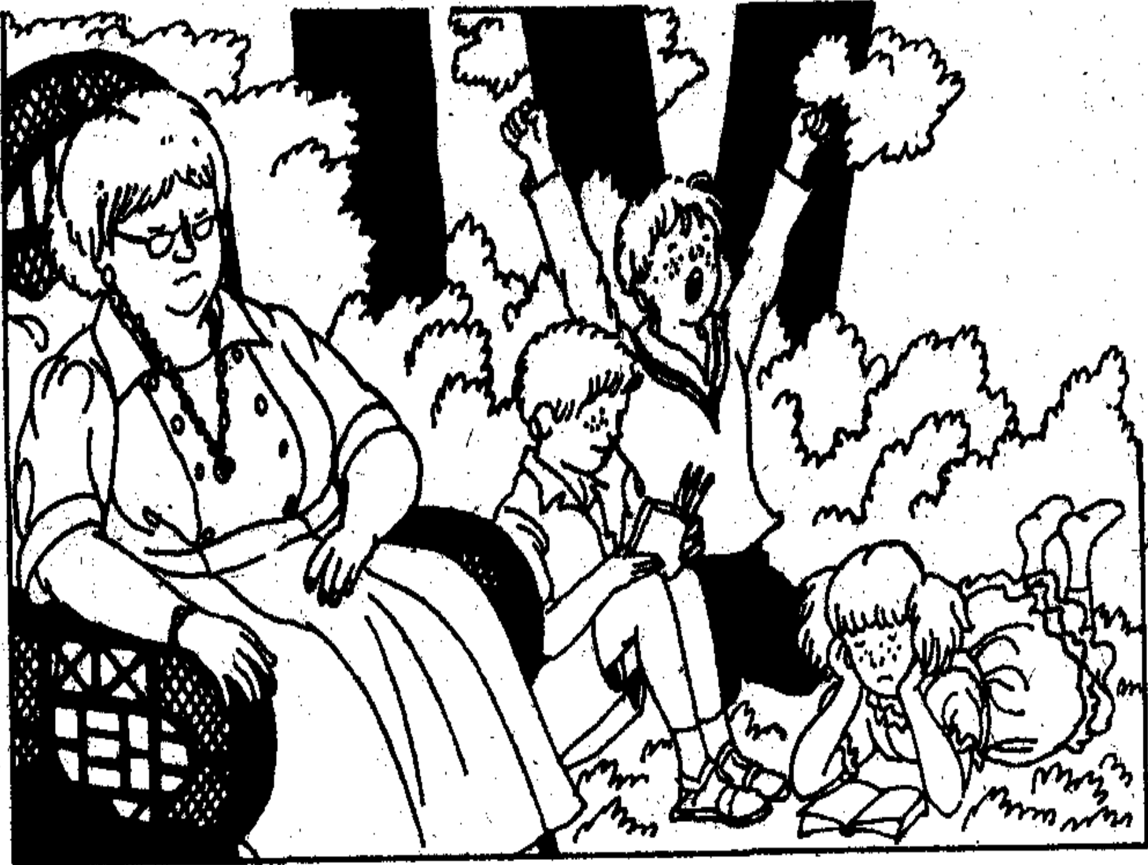
— Non, il est impossible que tu aies déjà terminé. Tu vas donc rester ici, répliqua Bonne Maman. Et si au lieu de lire, tu préfères te tourner les pouces ou bien dormir, cela m'est complètement égal.

— Puisque je te dis que j'ai tout lu 1 protesta Jean-Loup. Je vais vite, moi, je ne suis pas comme Margot qui met une heure avant de tourner une page !

— Tais-toi ! On ne peut pas lire ! » s'exclama Eric.

Jean-Loup ne dit plus rien. Le soleil commençait à baisser. Il faisait bon. La grand-mère ne tarda pas à s'assoupir.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi.



Margot et Eric étaient plongés dans leur lecture. Jean-Loup s'étira longuement, puis il se pencha vers son cousin.

« Je ne vais pas rester ici à m'embêter, murmura-t-il. Je file !

__ Mais tu n'as pas lu un seul mot ! fit remarquer Eric. C'est peut-être que tu ne sais pas lire !

— Au contraire ! Je lis tous les mots, même ceux qui sont difficiles, et sans

m'arrêter... Attention, il ne faut surtout pas réveiller grand-mère... Salut ! »

Jean-Loup s'esquiva sans bruit, et quand il fui à bonne distance, il prit sa course vers les bosquets à l'extrémité des jardins.

Eric et Margot le laissèrent s'éloigner sans broncher. Qu'il fasse donc ce qu'il voulait! Ils en avaient assez de ses bêtises.

Lorsque Bonne Maman s'éveilla, elle jeta un coup d'œil à sa montre et s'écria : . " « Grands dieux, les enfants il est temps de rentrer !... Tiens, où est Jean-Loup ? J'espère qu'il rie m'a pas désobéi, sinon, les choses vont se gâter !»

On revint à la maison. Jean-Loup restait invisible. Mais alors que les jumeaux tétaient montés se laver les mains avant de dîner, des appels retentirent au dehors ;

« Au secours ! Au secours !»

Eric jeta sa serviette de toilette à la diable dans la salle de bains, et il se précipita au rez-de-chaussée, Margot sur les talons. Ils coururent au fond du jardin, dans la direction d'où semblaient venir les cris. Mathieu était déjà là, campé au pied d'un gros pommier, et son air épanoui révélait une jubilation intense.

Il se tourna vers les jumeaux :

« Vous voyez, il y en a qui se croient malins, railla-t-il. Ça grimpe aux arbres comme un singe, et après, c'est même pas fichu de redescendre ! » Puis, levant la tête vers Jean-Loup, cramponné à une branche : « Tu sais, c'est pas moi qui irai te chercher... Alors, mon gars, décide-toi !

— Non, non, je ne peux pas ! J'ai déjà déchiré ma vareuse, hurla Jean-Loup. Mathieu, apporte-moi vite une échelle ! »

L'homme refusa tout net. Il ne restait plus à Jean-Loup qu'à 4èscendre par ses propres moyens... Ce qu'il fit, en s'écorchant

les mains, et au prix d'un nouvel accroc, cette fois... à son pantalon !

Quand Bonne Maman le vit arriver, pleurnichant, avec ses vêtements salis «t. déchirés, elle se fâcha.

«Demain tu me feras le plaisir de mettre un short et une chemisette, ordonna-t-elle. Tu attendras d'être devenu beaucoup plus raisonnable pour que je te permette de te pavaner ainsi, déguisé en Peau-Rouge ou en marin d'opérette !»



Ce soir-là, le pauvre Jean-Loup partit au lit sans souper.

« Je suis bien fatigué, et puis, j'ai un peu mal au cœur », gémissait-il. Tant et si bien que pour couper court à. ses jérémiades, Bonne Maman l'envoya se coucher, bien persuadée qu'en réalité il se sentait incapable de faire bonne figure à table, devant ses cousins.

Eric et Margot se dirent que Jean-Loup n'avait pas de chance, car Clara avait préparé un dîner succulent : des œufs mimosa, des pommes de terre au four et, comme dessert, des tartelettes aux abricots ! Quel délice !

Margot fut très surprise de voir Eric se servir aussi largement. C'est ainsi qu'il fit disparaître quatre tartelettes en un clin d'œil. Vraiment, il exagérait !

Margot était loin de se douter de la vérité : son frère avait pensé au pauvre Jean-Loup! Sans doute celui-ci ne lui

était-il guère sympathique... mais Eric savait qu'il n'y a rien de plus épouvantable que d'aller au lit sans souper. C'est si loin, le petit déjeuner, quand on a le ventre creux ! On n'en finit plus d'attendre le lendemain matin...

Lorsqu'Eric rejoignit Jean-Loup dans sa chambre, le garçon fut surpris et touché en découvrant ce que lui apportait son cousin.

« Oh, merci, s'écria-t-il, on peut dire que toi, tu es vraiment un ami !... Ecoute, je crois bien qu'il pleut! Mon Dieu, pourvu qu'il fasse beau demain f je n'ai pas envie de rester enfermé toute la journée!

— Ne t'en fais pas, ça s'arrangera. Et maintenant, mon vieux, bonsoir. Surtout, ne rêve pas de crawl, si tu ne veux pas te réveiller en sursaut la tête dans l'eau!»

Quand il eut regagné sa chambre, Eric

se mit à la fenêtre, Jean-Loup ne s'était pas trompé ; il pleuvait. Quel dommage ! Qu'allait-on devenir s'il fallait rester à la maison...

Le lendemain cependant, personne ne s'ennuya aux *Huit Cheminées*. Ce fut même une journée passionnante !



CHAPITRE VIII

Les devinettes de Bonne Maman

Le lendemain matin, le soleil était caché par de gros nuages, il pleuvait à torrents.

Bonne Maman se demandait que faire

des enfants lorsqu'il lui vint une idée :

« Nous allons jouer aux devinettes, proposa-t-elle, et le gagnant aura une boîte de chocolats. Voici la première question : allez tous dans la salle à manger, et là, regardez bien..Je vous demande de me dire combien il *y* a. de pieds ou.de pattes se terminant par dés Biffes dans cette pièce. Vous reviendrez ici me donner votre réponse. Je vous laisse dix minutes.

— Je sais, s'écria Jean-Loup. Il y a un renard empaillé ! Ça fait quatre pattes !

— Tais-toi, il ne faut rien dire ! » protesta Margot.

Dans la salle à manger, les enfants passèrent meubles et bibelots en revue, sans oublier le renard empaillé dont avait parlé Jean-Loup. Il y avait aussi un faucon, et au mur, une toile représentant une chouette.

Eric avisa une statuette posée sur la cheminée. Elle représentait un lion. « Ça

fait quatre pattes de plus », pensa-t-il en se demandant si ses compagnons l'avaient remarquée.

Un coup de sonnette avertit les enfants que le délai était passé : il leur fallait donner la réponse à Bonne Maman.

« Alors, dit-elle en les voyant arriver, combien de pieds griffus avez-vous trouvés ? Jean-Loup ?

— J'ai sûrement gagné,' fit lie garçon. Il y en a douze avec ceux du renard, de la chouette, du faucon et du lion !

— J'ai le même nombre, déclara Eric,

— Et moi, j'en ai compté quarante-quatre! annonça Margot, triomphante.

— C'est pas vrai ! s'écria Jean-Loup.

— J'ai le renard, le faucon, la chouette et le lion : ça fait douze. Plus quatre avec les pieds de la table, et quarante-quatre en tout avec ceux des chaises et du buffet.

— Exact, approuva Bonne Maman. Ces meubles sont anciens et Margot les

a très bien observés. Leurs pieds se terminent en effet par une boule serrée dans des griffes de lion, Tu as gagné la première manche, ma chérie.

— Bravo, Margot, dit Eric. Et maintenant, mamie, pose-nous vite une autre devinette !

— Vous irez cette fois au salon, et vous compterez toutes les rosés. »

Quelques instants plus tard, les enfants étaient sur place, et fort occupés à tout examiner.

« Voyons un peu », murmura Margot. Et elle commença à compter: «Il y a quatorze rosés ici, dans ce vase, plus seize dans cet autre, plus la rosé brodée sur le coussin du canapé, et une autre encore, en fer forgé, sur le pare-feu devant la cheminée... Rien sur le tapis. Et les rideaux ?... Non, rien non plus ! »

Le délai fut bientôt passé et Bonne Maman demanda les réponses :

« A toi, Margot. Combien de roses ?

— Trente-deux.

— Non, trente et une, corrigea Jean-Loup qui s'était trompé en comptant les fleurs des vases.

— Mais non, il y en a soixante-trois ! » fit Eric. Et il expliqua : « Voilà, j'ai regardé le plafond et j'ai vu des rosés qui formaient une petite guirlande... »

Bonne Maman opina de la tête.

« C'est vrai, dit-elle. Tu es très observateur, Eric ! » Et elle poursuivit: A présent, les enfants, voici la troisième



devinette. Ce sera la dernière... Ecoutez-moi : dans la galerie du premier étage, vous verrez des portraits. Ce sont ceux de nos ancêtres à vous et à moi. Parmi eux, six représentent des dames qui ont habité cette maison autrefois. Vous les regarderez bien... et vous reviendrez me dire quel est le détail qui figure sur cinq de ces portraits, mais, qui manque sur le sixième. »

La galerie était fort sombre, et Eric dut allumer la lumière. Les personnages des portraits alignés sur le mur se détachaient faiblement de la grisaille des toiles obscurcies par le temps. Figés dans leurs cadres dorés, ils regardaient les visiteurs de leurs yeux ternis.

Les enfants eurent vite repéré les six tableaux dont avait parlé leur grand-mère, et ils se mirent à les étudier consciencieusement.

« J'ai trouvé ! » annonça soudain Margot. Elle partit en courant tandis que

les garçons continuaient à scruter les portraits. Mais ils eurent beau les examiner, ils n'y trouvèrent pas ce, détail qu'ils cherchaient. Alors ils renoncèrent. « Margot, quelle est ta réponse ? demanda Bonne Maman lorsque tout le monde fut rassemblé au rez-de-chaussée.

— C'est *le* collier ! déclara la fillette. Sur les deux premiers portraits, il se distingue à peine, mais sur le troisième on le voit très bien. Sur le quatrième, on n'en aperçoit qu'une partie : le reste est caché par le col. Au contraire, sur Je portrait suivant, il est mieux en vue» tandis que sur le dernier, la dame n'a pas de collier i

— En effet. Et comme tu avais déjà trouvé la première devinette, c'est toi qui as gagné, Margot ! Tiens, voici ta récompense, dit la grand-mère[1] en tendant la boîte de chocolats.

— Merci, mamie, mais ce collier... Est-ce toi qui l'as maintenant ? c'est

sûrement un bijou de famille ? demanda Margot.

— Oui, et il était splendide... une rivière d'émeraudes et de diamants avec des pendeloques... il a appartenu à chacune des dames qui ont habité cette demeure, mais moi, je ne l'ai jamais porté, car il a disparu. Personne ne sait ce qu'il est devenu !

— Comment cela ? demanda Margot, offrant des chocolats à la ronde.

— On a cru pendant longtemps qu'il avait été caché quelque part dans la maison, et, comme vous pouvez vous en douter, on l'a cherché partout, mais sans résultat. A mon avis, il a dû être volé. Cela s'est passé il y a environ cent ans. » bonne Maman soupira : « J'aurais tant aimé le porter, moi aussi... Si je l'avais encore, il reviendrait plus tard à ton père, Margot, parce qu'il est mon fils aîné. Et ce serait donc ta maman qui le porterait... Enfin, n'y pensons plus. Il

est bien certain que personne ne le retrouvera jamais.

— Nous allons le chercher ! s'écria Eric. Ce sera une vraie chasse au trésor ! Il se tourna vers Margot et Jean-Loup ; On s'y met tout de suite ! décida-t-il avec fougue. Qui en est ?

— Moi ! Moi ! » clamèrent les deux autres, enthousiasmés. Puis Margot enchaîna ; « Dis, mamie, est-ce que tu as un plan de la maison ?

— Il doit y en avoir un quelque part dans la bibliothèque. Personne n'a touché à la plupart des vieux bouquins qui sont là depuis des années. Ils n'ont pas grand intérêt pour vous, mais vous y dénicheriez sans doute des indications sur l'histoire de cette maison, et qui sait, peut-être un plan ? Je crois me souvenir qu'il existe deux ou trois ouvrages de ce genre.»

Les enfants se mirent à l'œuvre sans

perdre de temps : un quart d'heure plus tard, ils étaient daris la bibliothèque, fort occupés à examiner les livres. Ceux-ci étaient très anciens et couverts de poussière. Ils étaient aussi terriblement ennuyeux. De plus, les caractères étaient si bizarres que certains semblaient impossibles à identifier.

« Tiens, je crois que voilà quelque chose sur la maison de grand-mère, annonça enfin Eric. On y parle des grandes cheminées ! Je vais peut-être trouver ce qu'il nous faut ! » II tourna rapidement quelques pages, puis s'arrêta net en poussant un cri de triomphe : « Ça y est, les enfants ! Nous avons le plan ! »



CHAPITRE IX

Recherches

LES TROIS ENFANTS se penchèrent sur le livre que venait de, découvrir Eric. C'était en effet l'historique des *Huit Cheminées,* la propriété de leur grand-mère.

On y trouvait une série de plans et de tracés bizarres.

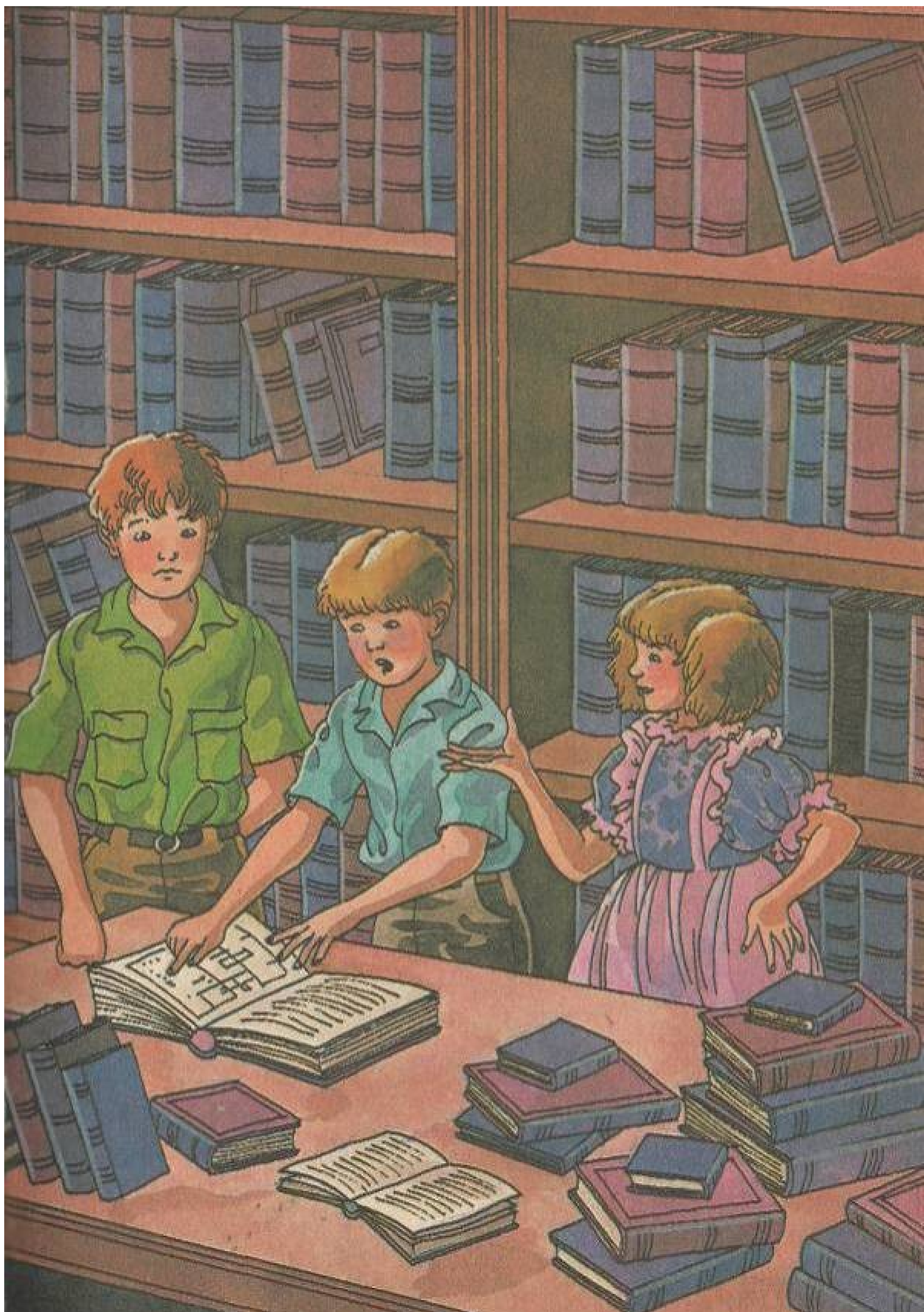
« Là, c'est le jardin, dit Eric. Et de l'autre côté, ce bâtiment, c'est sans doute la maison de Mathieu. Il y a un tas de choses... » Et il continua, tournant les pages avec précaution : « Voici la ferme... Tiens, fit-il tout à coup, qu'est-ce que c'est que ça ? »

On examina longuement le feuillet jauni qui venait d'attirer l'attention d'Eric. Mais ce que l'on y voyait semblait incompréhensible. De quoi s'agissait-il donc ?

« Je sais, s'écria soudain Margot, désignant le mot qu'elle venait de déchiffrer, inscrit à l'envers sur le dessin. C'est le plan des caves de la maison !... Et après, Eric, qu'est-ce qu'il y a ?»

Le garçon tourna la page.

« On dirait que c'est le rez-de-chaussée, répondit-il. Oui, regardez le mot qui est là, à droite : « LIBRAIRIE »... Exactement



« Regardez le mot qui est là... »

à l'emplacement de la pièce où nous sommes en ce moment !

— Librairie ? Pourquoi* donc ? demanda Margot.

— Parce qu'il y a des tas de livres, tout simplement ! répondit Eric sans hésiter. Ah, c'est fantastique ! Quand je pense qu'il y a eu "autrefois des gens qui étaient ici, comme nous, en train de regarder tous ces livres, et peut-être même celui-là !»

Cependant, Margot étudiait attentivement la page. Elle venait de remarquer un détail étrange.

« C'est drôle, fit-elle, on dirait qu'il y a une porte, là, sur ce mur... Mais ici, dans la pièce, on ne voit rien...

—Il n'y a qu'une seule porte, celle par laquelle nous sommes entrés, et elle est très bien indiquée sur le plan, reconnut Eric. Alors, les enfants, ça veut dire qu'il existe une porte secrète !

— Conclusion : nous allons la chercher ! » s'écria Jean-Loup.

La bibliothèque était tout entière tapissée de rayonnages chargés de livres. Les enfants essayèrent de déplacer l'une des immenses étagères d'acajou appuyées contre le mur indiqué par le plan. Mais ils eurent beau unir leurs efforts : elle ne bougea pas d'un pouce. Quelle déception!

« Si nous allions voir Bonne Maman ? suggéra Margot.



— Non, il vaut mieux se débrouiller tout seuls. Pensez donc : on va peut-être finir par tomber sur une cachette !... » dit Eric, tremblant d'émotion.

Margot acheva de feuilleter le vieux livre; dans l'espoir d'y découvrir d'autres plans. Soudain deux mots accrochèrent son regard : PASSAGE SECRET. Elle ne les avait reconnus que par miracle, car ils étaient imprimés en caractères anciens et les « S » ressemblaient tous à des «F.». Elle posa immédiatement le doigt à-cet endroit pour être sûre de les retrouver facilement sur la page.

« Regardez, dit-elle d'une voix frémis' santé, il est question d'un passage... Mon Dieu, s'il correspondait à la porte qu'on voit sur le plan ! Mais comment faire pour déchiffrer tout ça ? On n'y comprend rien !

— Attends, je vais essayer », proposa Eric. Lentement, il se mit à lire : « Un passage secret a été construit en même

temps que la maison. Il part de là librairie et on y accède par une porte...

— C'est formidable ! » s'exclama Margot, ne pouvant contenir son enthousiasme.

Ils déchiffrèrent ainsi la page entière. On y trouvait les indications permettant d'atteindre l'issue dissimulée derrière là grande étagère accolée au mur.

« Vous vous rendez compte ? fit Eric, les yeux brillants de joie, nous n'avons plus qu'à suivre tout cela à la lettre pour découvrir l'entrée du passage! Et après, il faudra l'explorer... Ah, les amis, quelle aventure !»

Ils se dirigèrent vers les rayonnages et, livre en main, s'efforcèrent de reprendre en détail les premières indications. Mais ils faisait si Sombre à cet endroit que Margot renonça, et, tendant le volume à Jean-Loup :

« Tiens, installe-toi près de la fenêtre, conseilla-t-elle. Tu vas nous lire ce qu'il

faut faire, phrase par phrase, et nous, nous t'obéirons à mesure. Comme ça, ce sera beaucoup plus facile. Pour la première indication, je m'en souviens : il faut enlever le cinquième livre...

— D'accord, mais sur quel rayon ? demanda Eric. Dis, Jean-Loup, où faut-il prendre ce livre ?.., Dépêche-toi donc, tu n'as qu'à nous relire ce qui est marqué : on l'a déjà déchiffré tout à l'heure !

— Attends., voyons, tu dis bien le cinquième bouquin ? fit Jean-Loup, les yeux



fixés sur le livre. C'est sur... le.,, neu... neuvième rayon !

— Bon, il n'y a plus qu'à compter. Mais c'est drôlement haut... il nous faudrait une échelle », constata Margot.

Les enfants coururent à la cuisine emprunter un escabeau. Comme Clara marquait sa surprise, ils prirent des airs mystérieux et se retirèrent aussitôt sans parler de leur affaire. Ils tenaient à garder le secret !

A peine avaient-ils regagné la bibliothèque qu'ils entendirent sonner la cloche pour le goûter. La suite des opérations serait donc remise à plus tard.

« Nous reviendrons tout de suite après, déclara Eric. Mais surtout, pas un mot à Bonne Maman. Attendons d'avoir retrouvé le passage, et elle aura une de ces surprises !»

Ils goûtèrent donc tranquillement, en bavardant comme à leur habitude. Mais Eric et Margot ne pouvaient s'empêcher d'échanger

de temps à autre coups de coude et sourires de connivence. « Comme on va bien s'amuser tout à l'heure ! » se disaient-ils.

Revenus dans la bibliothèque, ils installèrent l'escabeau devant l'étagère. Eric y monta aussitôt. Heureusement, debout sur la dernière marche, il atteignait tout juste le neuvième rayon. Jean-Loup le Suivait des yeux.

« Noua y sommes ! Et maintenant, le cinquième bouquin... » Eric s'interrompit, perplexe. « C'est bien joli, ça, reprit-il, mais comment faut-il compter ? En partant de la droite ou de la gauche ? Jean-Loup, regarde sur le livre : qu'est-ce qu'on dit ?

— Attends... fit le garçon. Excuse-moi, j'ai perdu l'endroit.'Ah, voilà... c'est... à... droite. »

Eric compta, puis il prit le volume indiqué d'une main que l'émotion faisait trembler, et il le tendit à Margot,

anxieuse. Il enfonça la main dans l'espace laissé vide sur le rayon. Avec précaution, ses doigts tâtèrent le fond de la niche. Qu'allait-il découvrir ? Un anneau ? Un bouton ? Une poignée qu'il lui suffirait de tourner ? Ou bien quelque levier à manœuvrer ?

Chacun retenait son souffle, et Fat-tente devenait insupportable. Mon Dieu, comment les choses allaient-elles tourner ?



CHAPITRE X

La dispute

« Tu TROUVES quelque chose? s'écria Margot. Vite, dis-nous !
— Non, je ne sens rien, fit Eric, déçu. Rien du tout. Attends, je vais retirer

encore trois ou quatre bouquins pour voir...»

II tendit quelques livres à sa sœur, puis explora de nouveau le fond de la niche. Non, décidément, il n'y avait rien, ni aspérité, ni bouton, ni poignée. Rien !

« Viens voir, Margot », dit-il enfin. W redescendit de l'escabeau, les mains noires de poussière.

« Attends, je vais recompter les rayons. Nous nous sommes peut-être trompés. »

Non, il n'y avait pas d'erreur: Eric avait bien exploré le neuvième rayon.

Margot grimpa à son tour et elle décida de déménager tous les livres de la rangée. Celle-ci était si longue qu'il fallut déplacer l'escabeau plusieurs fois.

« Je ne trouve rien ! avoua finalement la fillette. C'est la déveine ! Jean-Loup, viens voir; tu auras peut-être plus de chance !,» L'autre obéit, mais ne réussit pas

mieux que ses cousins. Les enfants se regardèrent, soucieux. Que faire à présent ?

Margot se dirigea vers la fenêtre pour reprenne le livre que Jean-Loup avait laissé ouvert sur une table. .Elle relut quelques lignes, puis s'interrompit avec une exclamation de surprise :

« NOUS nous sommes trompés ! Ce n'était pas le neuvième rayon,-mais le cinquième.» et puis il fallait compter G» partant de la gauche ! Ce n'est pas ce



que tu nous as dit, Jean-Loup. Pourquoi nous "as-tu raconté des histoires ?»

L'autre prit un air renfrogné et baissa le nez sans répondre. Alors Eric perdit patience. Et, tapant du pied; il s'écria :

«Tu es au-dessous de tout et je te déteste ! Tu nous as dit n'importe quoi pour nous empêcher de trouver rentrée du passage! Et je parie que tu avais mijoté de revenir sans nous !

— Non, je t'assure, protesta Jean-Loup, je...

— Si ! D'ailleurs, ça ne m'étonne pas de toi. En nous donnant de faux renseignements, tu savais que nous ne trouverions rien. Seulement, mon vieux, le coup est raté, parce que nous n'avons pas besoin de toi pour trouver. Nous allons te mettre à la porte. Comme ça, nous serons tranquilles, et toi, tu ne verras rien !»

Joignant le geste à la parole, Eric s'élança^ sur son cousin et voulut le pousser

hors de la pièce, mais l'autre résista.

« Non laisse-moi ! gémit-il. Puisque je te dis que tu te trompes est que...

— Je aie te crois pas, coupa Margot vivement. Tu passes ton temps à te vanter et à raconter n'importe quoi. Avec ça, tu veux être plus, fort que tout le monde !... Ainsi tu t'imagines que tu vas rester ici et chercher avec nous ?

— Parfaitement. Je suis plus grand que vous et je ne me laisserai pas faire par deux gringalets !»

Piqués au vif, Eric et Margot livrèrent un assaut en règle. Jean-Loup tenait bon, mais passant & l'offensive, if perdit l'équilibre et entraîna ses cousins. Tout le monde dégringola sur le parquet. Au même instant arrivait Bonne Maman.

« Que se passe-t-il donc ? s'exclama-t-elle, stupéfaite. On vous a appelés pour dîner, dépêchez-vous! et si vous êtes sages, je vous raconterai une histoire avant d'aller au lit.

— Tu pourras la raconter à Eric et à Margot, fit Jean-Loup, moi, ce soir, ça ne me dit rien. »

Eric lança à son cousin un regard furieux. Il se disait que Jean-Loup s'arrangerait pour retourner seul dans la bibliothèque pendant que lui-même et Margot seraient en train d'écouter Bonne Maman. Mais comment l'en empêcher sans tout raconter ?

« Eh bien, Jean-Loup, reprit la grand-mère, si tu ne veux pas entendre l'histoire,



tu n'auras qu'à monter tout de suite après dîner, et tu feras couler ton bain. Mais prends garde : je n'ai pas envie de retrouver la salle de bains transformée en piscine comme la semaine dernière !»

Les jumeaux se rassurèrent : Jean-Loup n'aurait pas le temps d'aller dans la bibliothèque. De son côté, leur cousin se disait que dans ces conditions, personne ne pourrait reprendre les recherches avant le lendemain.

Jean-Loup s'esquiva après le dîner, l'air plus grognon que jamais. Dans la salle de bains, il ouvrit les robinets de la baignoire, puis se demanda s'il ne devrait pas aller faire un tour à la bibliothèque pendant que l'eau coulerait...

«Non, ce ne serait pas prudent, conclut-il. Si je ne revenais pas ici à temps, la baignoire déborderait encore, et cette fois, Bonne Maman me corrigerait... Mais demain, je suis bien décidé

à ne pas lâcher les autres d'une semelle : ils ne pourront rien faire sans moi ! »

Quand l'histoire fut terminée, la grand-mère embrassa les jumeaux et les envoya se coucher.

« Je vous rejoindrai tout à l'heure, dit-elle, et je vous apporterai une surprise. Vous l'annoncerez à Jean-Loup. Il doit être en train de faire naviguer son bateau dans la baignoire!»

Eric et Margot trouvèrent en effet leur cousin dans la salle de bains. Il accueillit le message sans un mot.

Un quart d'heure plus tard arrivait Bonne Maman, souriante, portant un plateau. Sur celui-ci, trois coupes de porcelaine rosé...

« Vite, tout le monde au lit, dit-elle. Voilà la surprise ! » C'était l'une de ces gâteries dont elle avait le secret, et chacun dégusta sa part avec délice : des rondelles de banane cachées sous un énorme chapeau de crème fouettée,

et le tout saupoudré de paillettes de chocolat ! Un régal !

On se dit ensuite bonsoir. La grand-mère borda lès jumeaux dans leur lit et elle les embrassa. Puis elle passa dans la chambre de Jean-Loup.

« Margot, écoute, chuchota Eric. Si nous attendons demain pour chercher le passage secret, 'nous aurons Jean-Loup sur le dos, et ça ne donnera rien de bon. Alors, si on essayait cette nuit, quand Bonne Maman dormira?

— Oui, oui, approuva Margot. .On restera éveillés jusqu'à ce qu'on l'entende se coucher, et après on descendra tout doucement... Oh, Eric, quelle aventure !»



CHAPITRE XI

Cette nuit-là...

BONNE MAMAN recevait ce soir-là quelques amis. Ils partirent tard et les jumeaux eurent bien du mal à ne pas s'endormir dans l'obscurité où leur chambre était plongée. Ils avaient pourtant décidé

de veiller à tour de rôle en prenant la relève toutes les demi-heures.

Enfin, Eric, qui était de veille, entendit démarrer les voitures devant la maison. Au bout de quelques instants, les pas de Bonne Maman résonnèrent dans l'escalier, puis s'arrêtèrent à l'étage. Clic, clic ! Un bruit d'interrupteur dans le couloir. Une porte s'ouvrit et se referma. Seule, une applique restait allumée sur le palier.

Eric secoua Margot, profondément endormie.

«Les invités sont partis, fit-il à voix basse, et mamie est allée se coucher. C'est le moment de descendre. Enfile vite tes pantoufles et mets ta robe de chambre. Maintenant, mamie ne peut pas nous entendre. »

Margot sauta de son lit, bien éveillée cette fois, et grillant déjà d'impatience. Elle alluma sa lampe de poche et se prépara en un clin d'œil.

« Oh, Eric, c'est fantastique, chuchota-t-elle. J'en ai le cœur qui bat... »

Ils descendirent l'escalier avec mille précautions. En bas, le clair de luné inondait le vestibule et sa clarté atteignait les moindres recoins. Margot se sentit rassurée.

Les deux enfants retrouvèrent la bibliothèque baignée de cette même lumière. L'escabeau était là, devant la grande étagère. Ils s'approchèrent.

« Réfléchissons, il s'agit bien du



cinquième livre en partant de la gauche, sur le cinquième rayon ? fit Eric. Allons-y ! »

II leva la tête pour juger de la situation, et conclut en repoussant l'escabeau : « Pas besoin de ça. Je suis assez grand.»

Il atteignit le livre sans difficulté et le tendit à Margot. Puis il plongea la main dans l'espace vidé et promena ses doigts au fond de la niche. Margot se haussait sur la pointe des pieds pour braquer sur lui le faisceau de sa lampe, et elle ne le quittait pas des yeux. Il poussa soudain un cri étouffé.

« Margot, je sens quelque chose ! On dirait un anneau... expliqua-t-il à vois basse. Je vais essayer de le tourner... Non, ça ne marche pas. Attends, je vais tirer... Ça bouge !»

Eric tira à fond sur l'anneau. Il y eut un déclic, suivi d'un léger craquement, puis d'un grincement prolongé. L'étagère s'ébranla brusquement et Eric, surpris, n'eut que le temps de s'en écarter.

L'ensemble des rayonnages? , pivotait lentement. Au fur et à mesure qu'il s'écartait du lambris qui revêtait les murs de la pièce, il dégageait un espace bientôt suffisant pour laisser passer quelqu'un. Puis il s'immobilisa. L'anneau caché derrière le livre du cinquième rayon commandait donc un mécanisme des plus ingénieux... Margot n'en croyait, pas ses yeux !

« Je suis sûr que la porte secrète est là, derrière ! s'écria Eric, si ému qu'il en oubliait de baisser la voix. Je vais voir ! »

II se faufila entre le meuble et le lambris, puis braqua sa lampe. Sa sœur l'entendit s'exclamer et *il* annonça :

« Ça y est, Margot ! Nous l'avons trouvée ! Elle ne date pas d'hier, tu sais, et il doit y avoir un fameux bout de temps que personne n'y passe plus...

— Peux-tu l'ouvrir ? Essaie ! »

Cependant, Eric promenait ses mains



sur la porte basse découpée dans le lambris lorsque ses doigts rencontrèrent une petite cavité. En y enfonçant l'index, il sentit céder quelque chose. On entendit un bruit métallique comme celui d'un pêne dans une serrure. La porte s'ouvrit au même instant et, pivotant sur ses gonds, démasqua l'entrée d'un passage obscur.

Eric appela sa sœur.

« Viens, Margot, c'est ouvert… Maintenant il s'agit d'explorer ! »

La fillette se glissa à son tour derrière l'étagère, puis elle franchit le seuil du passage. Eric était là, à quelques pas, sa lampe à la main.

« Regarde, dit-il, il y a des marches qui ont l'air de monter derrière le mur,.. Suis-moi. »

Les jumeaux s'avancèrent jusqu'au pied d'un escalier qui passait en effet derrière les lambris de la bibliothèque. Ils s'y engagèrent. Le plafond était si bas qu'ils durent courber la tête, et les marches si nombreuses que la montée leur parut interminable.

« Nous devons être maintenant à peu près au niveau du premier étage de la maison », se disait Eric, vaguement inquiet.

A l'escalier succédait un second passage. Il obliquait brusquement sur la gauche, et se terminait en cul-de-sac au

bout d'une dizaine de mètres. Les enfants stupéfaits se trouvèrent devant une nouvelle porte. Et elle était fermée, elle aussi !

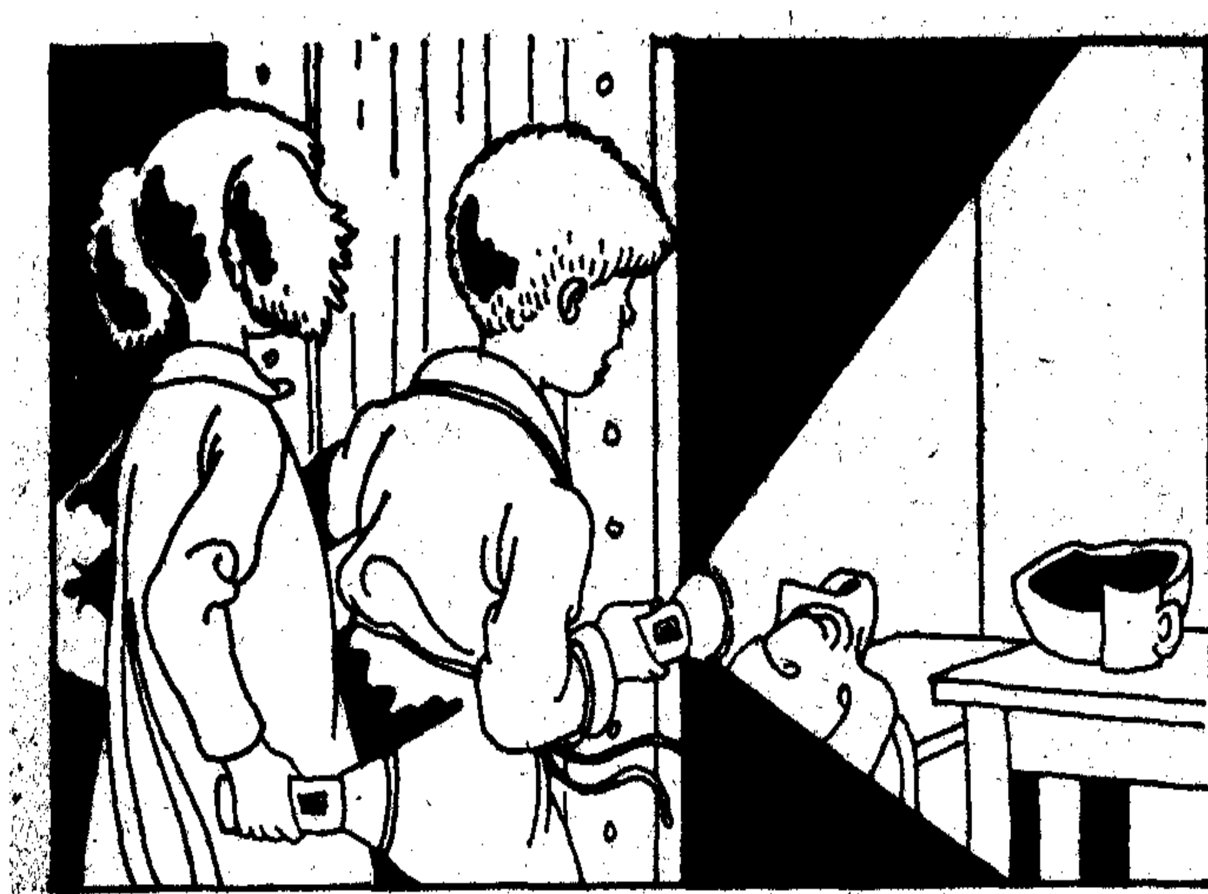
Massive, lourdement cloutée, elle avait pour poignée un gros anneau de fer forgé. Eric le saisit, le fit tourner sans peine, et le panneau s'ouvrit sur un réduit, une sorte de loge si petite qu'il y tenait tout juste un tabouret, une table et un banc étroit. Sans doute ce dernier avait-il servi .de couchette, car il était encore recouvert d'une vieille étoffe moisie. Sur la table étaient posées une écuelle de bois et une chope de verre grossier. C'était tout. Les enfants restaient interdits devant ce spectacle inattendu.

« C'est une cachette, dit enfin Eric, d'une voix étranglée. Dieu sait combien de gens ont dû s'y réfugier dans le temps... Et cette couverture, laissée sans doute par le dernier de ceux qui s'y sont

abrités... Je parie que si on la touchait, elle tomberait en poussière 1 »

Margot frissonna, impressionnée. L'atmosphère lui semblait affreusement triste. Mais elle eut vite fait de réagir : il fallait passer aux choses sérieuses !

«Moi qui pensais retrouver la trace du collier de Bonne Maman... murmura-t-elle en promenant le faisceau de sa lampe autour de la cellule. Tiens, qu'est-ce que c'est, là-haut, sur le mur ? Regarde ! » dit-elle soudain.



Eric releva vivement la tête et aperçut un morceau de planche qui semblait cloué sur le crépi, au ras du plafond.

« On dirait une trappe... ou peut-être un petit placard...

— Si haut que ça ? objecta Margot.

— Tu'.'as raison, ce serait étonnant. Passe-moi le tabouret. Je vais voir», décida-t-il

Sitôt dit, sitôt fait. Eric n'eut aucun mal à enlever la planche, car elle tenait à peine. Il n'y avait là qu'un simple trou creusé dans le mur, mais dès que l'enfant eut jeté un regard à l'intérieur, sa surprise fut telle qu'il faillit en perdre l'équilibre, et tomber à bas de son perchoir.

« Margot ! oh, Margot ! » s'écria-t-il. L'émotion l'étouffait, il né put en dire davantage.



CHAPITRE XII

La cachette

VITE» Margot grimpa à la place de son frère, et, perchée sur le tabouret, le cœur battant, elle plongea le faisceau 4e sa lampe dans le trou.

La lumière fit jaillir un brusque éclat,

puis ce fut un scintillement de mille feux.

« Je parie que c'est le collier de Bonne Maman ! s'exclama la fillette, fascinée.

— Alors, c'est toi qui vas le sortir de la cachette. Prends garde ! N'oublie pas qu'il doit valoir une fortune... »

A. demi rassurée, Margot enfonça sa main dans la niche puis ramena à elle une masse étincelante. Elle poussa un cri.

« Mais il y a tout un tas de choses ! Regarde donc : des bagues, des broches... des bracelets... Comme c'est beau !

— Passe-les-moi un par un : il ne faut surtout pas les faire tomber !... Oh, Margot ! Quand je pense à la surprise qu'aura Bonne Maman en voyant ce que nous lui apportons... »

La fillette tendit les joyaux à son frère. Il y avait un bracelet de rubis couleur de flamme, un autre de diamants, des bagues serties de pierres précieuses, des

broches, des pendentifs, un diadème de turquoises, des colliers, et enfin cette splendide parure d'émeraudes et de brillants dont avait parié Bonne Maman. Aucun doute n'était possible, c'était bien celle que portaient les modèles des cinq portraits de la galerie ! Et en même temps qu'elle, Eric et Margot venaient de retrouver un véritable trésor !

Le garçon glissa le tout dans les poches de sa robe de chambre ; c'était le seul moyen de ne rien perdre sur le chemin



du retour... mais comme cela pesait lourd !

« Et maintenant, allons réveiller Bonne Maman », dit-il tandis que Margot descendait du tabouret. Et, dirigeant sa lampe vers la porte, il ajouta : « Je me demande ce que dira Jean-Loup en apprenant que nous avons trouvé un trésor... '

— Ça m'est bien égal, fit Margot, et il ne méritait pas de chercher avec nous : il nous avait joué un trop vilain tour ! »

Cependant, Eric s'efforçait de sortir. .Mais la porte de la cellule s'était refermée toute seule...

« C'est drôle... il n'y a pas de poignée a l'intérieur, Constata-t-il. Comment peut-on faire pour ouvrir ?»

Il poussa le battant. Celui-ci ne céda pas. Il le secoua, essaya de tirer, sans résultat. Puis il se mit à lancer des coups de pied, mais la lourde porte n'en fut



Il se mit à lancer des coups de pieds.

même pas ébranlée. Alors Margot fut saisie d'une peur intense.

«Nous sommes enfermés, gémit-elle. Jamais nous ne pourrons sortir d'ici. C'est affreux !

— Ne dis donc pas de bêtises ! s'exclama Eric. Quand les gens s'apercevront que l'étagère de la bibliothèque n'est plus à sa place habituelle, ils verront forcément la porte secrète, et ils exploreront le passage. Comme il aboutit à l'endroit où nous sommes, nous n'aurons qu'à les appeler pour être délivrés. Ne t'inquiète pas.

— Je ne veux pas passer la nuit ici, reprit la fillette en pleurant. J'ai peur, et ma lampe n'éclaire presque plus. Pourvu que la tienne ne s'éteigne pas... Nous serions dans le noir !

— Voyons, ne t'affole pas. Je veillerai sur toi, dit Eric fermement. Tu sais que tu peux compter sur moi. Et pense à ce merveilleux trésor que nous avons

découvert... Tiens, si tu mettais ces bijoux sur toi ? Ça te distrairait... »

Margot dut convenir que c'était une excellente idée, et elle commença à se parer. Eric l'aida à fixer les fermoirs des bracelets et des colliers, à épingler broches et pendentifs, à poser le diadème sur ses cheveux. Comme les bagues étaient trop grandes pour ses doigts, elle s'obligea à tenir les mains bien serrées afin que les anneaux ne puissent glisser. Quand ce fut terminé, Eric contempla sa sœur. Elle était resplendissante d'or, de perles et de diamants mêlés à des pierreries de toutes les couleurs.

« Comme tu es belle, Margot ! murmura-t-il. On dirait une reine ! »

Tout à coup, un bruit les fit tressaillir. Margot se cramponna à son frère.

«Tu as entendu ? Qu'est-ce que c'est ? » chuchota-t-elle.

Le même bruit reprit, s'interrompit, puis recommença...



On eût dit des pas... Il y avait quelqu'un dans le passage ! Mais qui ? Les enfants écoutaient, paralysés par la frayeur, osant à peine respirer.

Soudain retentit une voix familière :

« Eric, Margot ! Etes-vous là ?

— C'est Jean-Loup ! hurlèrent les jumeaux, délivrés de leur angoisse. Oui, nous sommes là, mais nous ne pouvons pas sortir ! Ouvre-nous, je t'en prie!»

Ils entendirent que l'on tournait l'anneau à l'extérieur, et la porte s'ouvrît.

Jean-Loup était là, dans le passage, une lampe à la main. Il la braqua à l'intérieur de la cellule et resta bouche bée, cloué sur place, en découvrant Margot. La fillette étincelait de tous les feux que faisait la lumière sur les joyaux dont elle était parée.

« Vous avez trouvé un trésor ! dit-il enfin. Vous auriez pu m'attendre !

— Et toi, est-ce que tu nous as attendus pour venir chercher le passage ? Ce n'est tout de même pas pour le plaisir de te promener que tu t'es levé en pleine nuit!

— Non, Eric, tu te trompes, protesta vivement Jean-Loup. Je me suis levé parce que je ne pouvais pas dormir... C'est à cause de ce que vous m'avez dit aujourd'hui, Margot et toi. Vous vous imaginez que j'ai fait exprès de vous donner de mauvaises indications,

— Ce n'est pas vrai, peut-être ? s'écria Margot.

— Non. Vous comprenez, je lie lis pas encore très bien. En réalité, je ne sais presque pas lire, sauf quand c'est très facile.» Et-Jean-Loup expliqua piteusement : « Je n'ai pas osé vous le dire. Dans ce vieux bouquin, je ne comprenais rien... alors, j'ai essayé de deviner... et je suis tombé à côté. »

II y eut un long silence.

« Je vois, reprit enfin Eric. Et je parie qu'hier après-midi, quand tu nous as annoncé que ton livre était fini, tu n'en



avais même pas lu la première page... Tu ne racontes que des histoires !

— Je sais, convint Jean-Loup. Tout le monde s'imagine que je connais des tas de choses parce que je suis très grand pour mon âge, et comme ce n'est pas vrai, j'invente ou je fais semblant ! Cette nuit, je m'étais levé pour tout vous dire. Seulement, quand je suis entré dans votre chambre, il n'y avait personne !

— Alors, tu nous as suivis, conclut Margot. Heureusement ! Sans toi, nous passions toute la nuit ici... Tu sais, Jean-Loup, je regrette ce que je t'ai dit.

— Moi aussi, je regrette... » fit Eric. Il tendit gravement la main à son cousin. « Pardonne-moi.

— J'ai manqué toute l'aventure, constata Jean-Loup tristement.

— Mais non, tu es arrivé juste à temps pour venir à notre secours et en voir la fin, dit Margot. Et maintenant, allons réveiller Bonne Maman ! »



CHAPITRE XIII

La fin de l'aventure

LES ENFANTS repartirent en file indienne. Jean-Loup fermait la marche.

Le retour s'effectua sans incident. Lorsqu'ils débouchèrent enfin dans la

bibliothèque, le clair de lune baignait encore la pièce. Les bijoux que portait Margot scintillaient comme des étoiles. Eric et Jean-Loup en étaient émerveillés.

Ils montèrent au premier étage sans bruit et allèrent frapper à la porte de Bonne Maman.

« Qui est là ? demanda une voix ensommeillée.

— C'est nous, les enfants ! répondit Eric.

— Mon Dieu, qu'y a-t-il ? qui est malade ? Vite, entrez ! »

On entendit un petit déclic : Bonne Maman venait d'allumer sa lampe de chevet. Les visiteurs pénétrèrent en procession dans la pièce, toujours en pantoufles et en robe de chambre. La grand-mère les regarda tour à tour d'un air inquiet. Mais, avisant soudain les bijoux de Margot, elle ne put retenir un cri.

« Qu'as-tu là ? Où l'as-tu trouvé ? s'exclama-t-elle. Mon Dieu, ce collier...

c'est celui qui avait disparu ! Non, je dois rêver ! »

Margot s'approcha du lit.

« Non, mamie, tu ne rêves pas, assura-t-elle. Il s'agit bien du collier perdu. Regarde, c'est exactement le même que celui des portraits !

— Ma chère petite fille, murmura Bonne Maman, très émue. Elle avança la main pour toucher les émeraudes. Mais ces autres bijoux, ces bagues, ces bracelets... d'où viennent-ils ? Venez vite



vous installer sur mon lit et racontez-moi où et comment vous les avez trouvés. Je meurs d'impatience de le savoir ! »

Les trois enfants se nichèrent au creux du gros édredon de duvet qui recouvrait le lit de leur grand-mère, et ils se mirent à raconter leur stupéfiante aventure, depuis les recherches dans la bibliothèque jusqu'à la découverte du trésor dans la cachette, sans oublier l'exploration du passage secret.

« C'est incroyable, absolument incroyable, ne cessait de répéter Bonne Maman. Quand je pense que tous ces bijoux étaient là, depuis tant d'années, sans que personne l'ait jamais su... Et pourquoi les avoir cachés ? Je voudrais bien connaître le fond de l'histoire.

— Ce trésor va-t-il être à toi ? demanda Margot.

— Certainement, car il appartenait sans doute à notre famille. Je reconnais

cette bague de rubis, c'est la même que celle que porte notre ancêtre, sur le troisième portrait, dans la galerie ! »

C'était vrai et Margot s'en souvenait parfaitement. Elle enleva les bijoux avec d'infinies précautions et elle les tendit à sa grand-mère.

« Quelle belle aventure, n'est-ce pas, mamie ?

— Merveilleuse, ma chérie ! Et toi, Jean-Loup, qu'en dis-tu ?

— J'ai trouvé ça formidable », répondit le garçon. Il espérait que ses cousins ne raconteraient pas comment il n'avait vécu que la fin de l'expédition. Eric et Margot restèrent discrets. Ils étaient sincèrement désolés que Jean-Loup n'ait pas participé à toute l'aventure. Et ils se sentaient bien mieux disposés à son égard depuis qu'ils connaissaient les raisons pour lesquelles leur cousin racontait tant d'histoires ridicules.

« A présent, mes enfants, il faut retourner

au lit, dit enfin Bonne Maman. Nous reparlerons de tout cela demain ! » Le lendemain, les exploits des enfants firent le tour de la maison. La femme de ménage fut affolée lorsqu'elle s'aperçut que la grande étagère de la bibliothèque semblait s'être avancée d'un bon mètre au cours de la nuit, et elle courut à la cuisine avertir Clara qui ne comprit rien à son histoire. Mais le mystère fut vite éclairci par les enfants lorsqu'ils descendirent pour le petit déjeuner. Clara n'en pouvait croire ses oreilles.



« Eh bien, voilà des choses qui n'arrivent pas tous lès jours, conclut-elle. C'est tellement extraordinaire que je me demande si je ne vais *pas* être obligée de vous faire un beau gâteau pour fêter ça... »

Clara se surpassa ce jour-là : elle servit au goûter un moka comme on n'en avait jamais vu. Elle en avait même décoré le pourtour d'un ruban de nougat rehaussé de sucre filé et d'angélique, et cela représentait la fameuse rivière d'émeraudes et de diamants !

« Je crains qu'après de telles émotions, le reste de votre séjour ici ne vous semble un peu monotone, observa Bonne Maman en déjeunant.

— Oh non, dit Margot. Nous allons bien nous amuser avec Jean-Loup. Il va falloir lui apprendre à nager, et à ramer, et puis à faire des tas d'autres choses. N'est-ce pas, Eric ? »

Le visage de Jean-Loup était devenu rayonnant.

« Comme ça, je n'aurai plus besoin de faire semblant, ni de raconter des histoires à dormir debout, déclara-t-il. Mamie, nous allons passer des vacances fantastiques... et j'essaierai d'être plus gentil.

— C'est très bien, mon chéri. Jusqu'à présent, tu n'as pas toujours été très sage, mais je te fais confiance maintenant. »

Les enfants s'amusèrent follement et Jean-Loup apprit quantité de choses qu'il ignorait. Eric et Margot commençaient à l'aimer vraiment beaucoup.

Avant de quitter *Les Huit Cheminées,* ils eurent tous une surprise lorsque

Bonne Maman annonça qu'elle tenait à leur offrir un cadeau d'adieu.

« Voici pour toi, Margot. » Et elle tendit à la fillette une petite broche ornée de turquoises et de perles qui avait

appartenu au trésor. « Je l'ai fait nettoyer et vérifier pour toi. Elle t'ira bien. »

Elle se tourna vers les deux garçons.

« J'ai vendu quelques-uns des bijoux que je ne tenais pas à Conserver, reprit-elle, et cela m'a permis de vous acheter à chacun une montre en souvenir de cette belle aventure qui vous est arrivée chez moi. »

Elle leur remit une montre magnifique qu'ils s'empressèrent de mettre fièrement à leur poignet. Ils imaginaient déjà les cris d'admiration que pousseraient leurs camarades à la rentrée !

« Merci, Bonne Maman ! s'écrièrent les trois enfants. Nous ayons passé des vacances merveilleuses et jamais nous ne les oublierons.»

